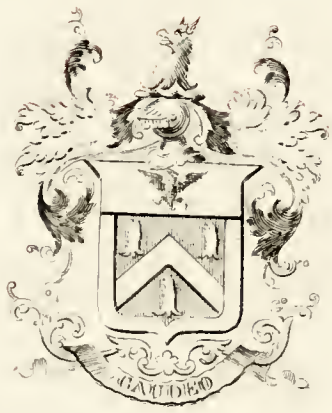
LIBRERIA
CROCCHI
Piazza del Duomo N. 19
FIRENZE




John Carter Brown
Library
Brown University

# TABLEAU

*ET*

# REVOLUTIONS

*DES*

# *COLONIES ANGLOISES*

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

*TOME PREMIER.*

# TABLEAU
## *ET*
# RÉVOLUTIONS
## *DES*
# *COLONIES ANGLOISES*

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PAR

GUILLAUME THOMAS RAYNAL.

*TOME PREMIER.*

*AMSTERDAM,*

CHEZ LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

1781.

# TABLEAU
## ET
# RÉVOLUTIONS
## DES
# COLONIES ANGLOISES
## DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

*I Idée de la Nouvelle-Ecoſſe. Les François s'y établiſſent. Leur conduite dans cette poſſeſſion.*

LE nom de Nouvelle-Ecoſſe, qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, compriſe depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé dans les premiers tems qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule, que les François appelloient Aca-

die, eſt très-propre par ſa poſition, à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de morue ſur ſes rivages, & encore davantage ſur de petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. Le continent voiſin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ſes côtes, offre du gravier pour ſécher le poiſſon; & la bonté des terres intérieures invite à toutes ſortes de cultures. Ses bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Quoique ſon climat ſoit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, ſuivis tout-à-coup de chaleurs exceſſives, d'où ſe forment d'épais brouillards, qui rarement ou du moins lentement diſſipés, ne rendent pas ce ſéjour mal-ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de ſe fixer à l'eſt de la péninſule, qui préſentoit des mers

vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de morue, ils préférèrent une baie étroite qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis, Baie Françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq braſſes d'eau, & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choiſirent cette poſition, parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite excluſive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'eſt que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacèrent, prirent toujours à tache d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des beſtiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des beſoins avoient amenés dans cette contrée : aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chaſſe & vers la traite avec les ſauvages.

Un déſordre, né d'un faux ſyſtême d'adminiſtration, ouvrit enfin les yeux ſur les funeſtes effets des privilèges excluſifs. Ce ſeroit outrager la bonne-foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un hiſtorien, de dire que l'autorité commença à reſpecter en France les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y connut ce mot ſacré, qui peut ſeul aſſurer le ſalut des peuples, & donner la ſanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus abſolus, on fait quelquefois par eſprit d'ambition, ce que les gouvernemens juſtes & modérés font par principe de juſtice. Les miniſtres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour repréſenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réuſſiroient point ſans l'appui des richeſſes; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'un & l'autre avoient été juſqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met

à tout, en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues : mais l'Acadie ne put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître, à son voisinage, un établissement qui devint depuis si florissant, sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations aucune rivalité. Mais dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures, ils cherchèrent le moyen d'en être seuls les maîtres ; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arrivèrent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin, étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter

de leurs dogmes, juſqu'à les rendre enthouſiaſtes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haîne du nom Anglois, ſi familière à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs ſens, le ſeul qui favoriſât leur paſſion pour la guerre : ils l'adoptèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de ſe refuſer à tout commerce d'échange avec les Anglois, ils troubloient, ils ravageoient ſouvent les frontières de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulières, depuis qu'ils eurent choiſi pour leur chef Saint-Caſteins, Capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épouſé une de leurs femmes, & qui ſe conformoit en tout à leurs uſages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les ſauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit avec raiſon

comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métropoles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours, parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle ſe trouvoit trop éloignée du Canada pour en être ſecourue. C'étoit ſans doute quelque choſe aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ſes progrès: mais ce n'étoit pas aſſez pour diſſiper les défiances qu'inſpiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut que par ce qu'elle fait. Obligés à regret de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la ſupériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les diſpenſer de cette reſtitution. Les événemens de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne amenèrent ce moment déciſif, & la cour de Verſailles ſe vit à jamais dépouillée d'une poſſeſſion, dont elle n'avoit point ſoupçonné l'importance.

*II. La France eſt forcée de céder la Nouvelle-Écoſſe à l'Angleterre.*

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne ſe ſoutint pas dans les ſoins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne, on ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. L'indifférence du gouvernement paſſa dans la nation; ce qui n'eſt pas ordinaire aux pays où règne la liberté. Il ne ſe tranſporta que cinq ou ſix familles Angloiſes dans l'Acadie. Elle reſta toujours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inſpiroient alors à tous ſes enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur roi par une ſuite de proſpérités qui les avoit illuſtrés & agrandis, ils avoient ce patriotiſme qui naît des ſuccès. Il étoit beau de porter le nom

François, il eût été trop affligeant de le quitter. Auſſi les Acadiens, qui avoient juré, en ſubiſſant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appellés les François neutres.

Quelle puiſſante exhortation que cet exemple d'attachement & mille autres qui l'ont précédé, qui l'ont ſuivi, au monarque de la France de travailler ſans ceſſe au bonheur d'une pareille nation, d'une nation ſi douce, ſi fière & ſi généreuſe? Un forfait fut quelquefois le crime d'un individu ou d'une ſociété particulière, mais jamais il ne fut celui des ſujets. Ce ſont les François qui ſavent ſouffrir avec une patience infinie les plus longues, les plus cruelles vexations, & montrent les plus ſincères, les plus éclatans tranſports de la reconnoiſſance, au moindre ſigne de la clémence de leur ſouverain. Ils l'aiment, ils le chériſſent; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le ſouverain qu'ils mépriſeroient ſeroit le plus mépriſable des hommes; le ſouverain qu'ils haïroient, le plus méchant des ſouverains. Malgré tous les efforts que l'on a faits,

pendant des ſiécles pour éteindre dans nos ames le ſentiment patriotique, il n'exiſte peut-être chez aucune nation plus vif & plus énergique. J'en atteſte notre allégreſſe dans les événemens glorieux qui ne ſoulageront point notre miſére. Que ne ferions-nous point, ſi la félicité publique devoit ſuccéder à la gloire de nos armes ?

Il y avoit douze à treize cents Acadiens dans la capitale ; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magiſtrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain paroiſſoit les avoir oubliés, & lui-même il leur étoit tout-à-fait étranger.

*III. Mœurs des François qui, dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.*

La chaſſe qui avoit fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoit encore la nourrir, ne touchoit plus un peuple ſimple & bon, qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des

terres baſſes, en repouſſant à force de digues la mer & les rivieres dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au-moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux : mais le ſeigle, l'orge & le maïs y croiſſoient auſſi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juſqu'à ſoixante mille bêtes à corne. La plupart des familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations, preſque toutes conſtruites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpeces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boiſ-

ſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toiſon de leurs brebis, qui ſervoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps groſſiers. Si quelqu'un d'entre eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des beſtiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre choſe à donner à leurs voiſins. Les échanges qu'ils faiſoient entre eux étoient encore moins conſidérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir ſeule à tous ſes beſoins. Auſſi ne connoiſſoient-ils pas l'uſage du papier-monnoie, ſi répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme gliſſé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement ſimples. Il n'y eut jamais de cauſe civile ou criminelle aſſez importante

pour être portée à la cour de juſtice établie à Annapolis. Les petits différents qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les paſteurs religieux qui dreſſoient tous les actes, qui recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe, on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptieme partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la généroſité. On ne connoiſſoit pas la miſere, & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainſi dire, réparés avant d'être ſentis. Les ſecours étoient offerts ſans oſtentation d'une part; ils étoient acceptés ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette ſociété de commerce illicite entre les deux

ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſſoit & proſpéroit, à l'exemple des autres. Toutes enſemble compoſoient une population de dix-huit mille ames.

Qui eſt-ce qui ne ſera pas touché de l'innocence des mœurs & de la tranquillité de cette heureuſe peuplade? Qui eſt-ce qui ne fera pas des vœux pour la durée de ſon bonheur? Qui eſt-ce qui n'élève pas par la penſée une muraille inexpugnable, qui ſépare ces colons de leurs injuſtes & turbulens voiſins? On ne voit point de terme au mal-être des peuples; le terme de leur bien-être eſt au contraire toujours prochain. Il faut une longue ſuite d'événemens favorables pour les tirer de la miſère; il ne faut qu'un inſtant pour

les y précipiter. Puiſſent les Acadiens être exceptés de cette malédiction générale! Hélas! je crains bien qu'il n'en ſoit rien.

Les Anglois ſentirent, en 1749, de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix, qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit par la réforme des troupes un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaſte & fécond. Le miniſtère Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille: quatre-vingts acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans: deux cents aux enſeignes, trois cents aux lieutenans, quatre cents aux capitaines, ſix cents aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance, & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une

livre deux ſols ſix deniers d'impôt pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourſer les frais du voyage; à élever des habitations; à fournir tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche ; à donner la nourriture de la première année. Ces encouragemens déterminèrent, au mois de mai 1749, trois mille ſept cents cinquante perſonnes à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au ſud-eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appellèrent autrefois Chibouctou, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voiſinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette poſition à toutes celles qui s'offroient dans un ſol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chaſſe, il fallut la diſputer aux Mikmacks, qui la fréquentoient le plus. Ces ſauvages défendirent avec opiniâ-

treté un territoire qu'ils tenoient de la nature ; & ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé d'aſſez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chaſſer ces légitimes poſſeſſeurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorſqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes ſimples & libres, avoient déja ſenti qu'on ne pouvoit s'occuper ſérieuſement des contrées qu'ils habitoient, ſans qu'ils y perdiſſent de leur indépendance. A cette crainte, ſe joignit celle de voir leur religion en péril. Des paſteurs échauffés par leur propre enthouſiaſme ou par les inſinuations des adminiſtrateurs du Canada, leur perſuadèrent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours ſi puiſſant pour faire entrer la haîne dans des ames ſéduites, détermina la plus heureuſe peuplade de l'Amérique à quitter ſes habitations, pour ſe tranſplanter dans la Nouvelle France, où on lui offroit des terres. La plupart exécutèrent cette réſolution du moment, ſans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reſte

ſe diſpoſoit à les ſuivre, quand il auroit pris ſes ſûretés. Le gouvernement Anglois, ſoit humeur ou politique, voulut prévenir cette déſertion par une ſorte de trahiſon, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres qui n'étoient pas encore partis furent raſſemblés, ſous prétexte de renouveller le ſerment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua ſur des navires qui les tranſporterent dans d'autres colonies Angloiſes, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de miſère.

Tel eſt le fruit des jalouſies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voiſin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans. Si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la raſe. Plutôt que de ſe rendre, on fait ſauter un vaiſſeau, une

fortification, par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement deſpotique met de grands déſerts entre ſes ennemis & ſes eſclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Eſpagne a mieux aimé ſe dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique un cimetière, que d'en partager les richeſſes avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes ſecrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries: ſouvent ils en ont jetté des cargaiſons entières dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louyſiane aux Eſpagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournâſſent pas à la France. Et l'on dit enſuite que la police & la ſociété ſont faites pour le bonheur de l'homme! Oui, de l'homme puiſſant; oui, de l'homme méchant.

*IV. Etat actuel de la Nouvelle-Ecoſſe.*

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit ſon bonheur & ſes vertus à ſon obſcurité, la Nouvelle-Ecoſſe ne fit que

languir. L'envie, qui avoit dépeuplé cette terre, ſembla l'avoir flétrie. Du moins la peine de l'injuſtice retomboit-elle ſur les auteurs de l'injuſtice. Les calamités ſi multipliées en Europe, y pouſſerent à la fin quelques malheureux. On en comptoit vingt-ſix mille en 1769. La plupart étoient diſperſés. On ne les voyoit réunis en quelque nombre, qu'à Halliſax, à Annapolis & à Lunebourg. Cette derniere peuplade, formée par des Allemands, étoit la plus floriſſante. Elle devoit ſes progrès à cet amour du travail, à cette économie bien ordonnée, caracteres diſtinctifs d'une nation ſage & belliqueuſe, qui contente de défendre ſon pays, n'en ſort guere que pour aller cultiver des contrées qu'elle n'eſt point jalouſe de conquérir.

Cette année, la colonie expédia quatorze navires & cent quarante-huit bateaux, qui formoient ſept mille trois-cents vingt-quatre tonneaux. Elle reçut vingt-deux navires & cent vingt bateaux, qui formoient ſept mille ſix tonneaux. Elle conſtruiſit trois chaloupes, qui ne paſſoient pas cent dix tonneaux.

Ses exportations pour la Grande-Bretagne & pour les autres parties du globe, ne passerent pas 729, 850 liv. 12 sols 9 den.

Malgré les encouragemens que la métropole n'avoit cessé de prodiguer à cet établissement, pour accélérer ses cultures, il avoit lui-même emprunté 450,000 l. dont il payoit un intérêt de six pour cent. Il n'avoit pas alors de papier-monnoie, & n'en a pas depuis imaginé.

Les troubles qui bouleversent maintenant l'Amérique Septentrionale, ne sont pas arrivés jusqu'à la Nouvelle-Ecosse. Elle en a même tiré quelques avantages. Sa population a été portée à quarante mille ames, par l'arrivée des citoyens circonspects ou pusillanimes, qui fuyoient la guerre. La nécessité de pourvoir aux besoins des armées & des flottes Britanniques, a fait multiplier les subsistances. Un numéraire immense, jetté dans la circulation par les troupes, a tout animé, communiqué aux hommes & aux choses un mouvement rapide.

Si les autres colonies se détachent en-

fin de leur métropole & que la Nouvelle-Ecoſſe lui ſoit conſervée, cette province, qui n'étoit rien, deviendra très-importante. Aucun moyen de proſpérité ne lui manque. Ses pâturages ſont propres à l'éducation des troupeaux, & ſes champs à la multiplication des grains, ſur-tout à la culture du lin & du chanvre. On connoît peu de côtes auſſi favorables que les ſiennes aux grandes pêcheries ; & ſes bateaux peuvent faire aiſément ſept voyages au grand banc de Terre-Neuve, lorſque ceux de la Nouvelle-Angleterre n'en font que cinq avec beaucoup de difficulté. Les iſles Angloiſes lui fourniront des débouchés ſûrs, faciles & preſque excluſifs.

La crainte d'une invaſion ne tiendra pas les eſprits dans l'inquiétude. Halliſax, qui n'étoit autrefois défendu que par quelques batteries, bien ou mal diſpoſées, eſt maintenant entouré de bonnes fortifications, qu'on peut augmenter encore.

*V. Fondation de la Nouvelle-Angleterre.*

La Nouvelle-Angleterre s'eſt ſignalée, comme l'ancienne, par des fureurs ſanglantes. La fille ſe reſſentit de l'eſprit

de vertige qui tourmentoit la mère. Elle dut ſa naiſſance à des tems orageux, & les convulſions les plus horribles affligerent ſon enfance. Découverte au commencement du ſiecle dernier, ſous le nom de Virginie ſeptentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade, foible & mal dirigée, ſe perdit dans ſes fondemens. On y vit enſuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les ſauvages, diſparoiſſoient comme ceux-ci le reſte de l'année. Le fanatiſme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les presbytériens Anglois, que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe pour leur ſecte, dans un nouvel hémiſphère. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloiſe de la Virginie ſeptentrionale: car ils n'étoient pas aſſez pauvres pour attendre leur proſpérité de leur patience & de leurs vertus.

Le 6 Septembre 1621, ils s'embarquerent à Plimouth, au nombre de cent vingt perſonnes, ſous les drapeaux de l'enthouſiaſme, qui fondé ſur l'erreur ou ſur la vérité fait toujours de grandes choſes. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune reſſource à des hommes épuiſés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de ſcorbut & de miſère. Le reſte ſe ſoutint par cette vigueur de caractere, que la perſécution religieuſe excitoit dans des victimes échappées au glaive ſpirituel de l'épiſcopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorſque la viſite de ſoixante guerriers ſauvages, qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les eſpérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrémités du monde, ces deux peuplades ſi différentes. Elles ſe lierent par des promeſſes ſolemnelles de ſervice & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voiſines de l'établiſſement que

ceux-

ceux-ci venoient de former ſous le nom de Nouvelle-Plimouth. Un ſauvage, qui ſavoit un peu la langue Angloiſe, reſta chez les Européens, pour leur enſeigner la culture du maïs, & la maniere de pêcher ſur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domeſtiques, des graines, tous les ſecours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établiſſement, arriverent d'abord lentement, puiſqu'au commencement de 1629, on ne comptoit encore que trois cents perſonnes: mais la perſécution contre les Puritains, qui augmentoit chaque jour en Angleterre, hâta leur accroiſſement en Amérique. L'année ſuivante, il en arriva un ſi grand nombre, que ce fut une néceſſité de les diſperſer. Les peuplades qu'ils établirent, formerent la province de Maſſachuſet. Bientôt ſortirent de ſon ſein les colonies du nouvel Hampshire, de Connecticut & de Rode-Iſland, qui furent autant d'états ſéparés, & qui obtinrent chacune une charte particuliere de la cour de Londres.

Le ſang des martyrs fut, dans tous les lieux & dans tous les tems, une ſemence de proſélytiſme. On n'avoit vu d'abord paſſer en Amérique, que quelques eccléſiaſtiques, privés de leurs bénéfices pour leurs opinions; que des ſectaires obſcurs, que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Les émigrations devinrent peu-à-peu communes dans d'autres claſſes de citoyens. Avec le tems même, les plus grands ſeigneurs que l'ambition, l'humeur ou la conſcience avoient entraînés dans le puritaniſme, imaginerent de ſe ménager d'avance un aſyle dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maiſons, défricher des terres, avec le deſſein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile, ſous l'abri de la réformation. Le fanatiſme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduiſoit la ſubordination dans la colonie; ou plutôt des mœurs auſteres tenoient lieu de loix dans un pays ſauvage.

*VI. Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre.*

Les habitans de la Nouvelle-Angle-

terre vécurent quelque tems en paix, ſans ſonger à donner une baſe ſolide à leur bonheur. Ce n'eſt pas que leur charte ne les autoriſât à établir la forme de gouvernement qui leur convien-droit: mais ces enthouſiaſtes ne s'en occupoient pas ; & la métropole ne prenoit pas aſſez d'intérêt à leur deſtinée, pour les preſſer d'aſſurer leur tranquillité. Ce ne fut qu'en 1630 qu'ils ſentirent la néceſſité de donner une forme à leur colonie.

On convint à cette époque d'avoir tous les ans une aſſemblée, dont les députés ſeroient nommés par le peuple, où ne pourroient ſiéger que les membres de l'égliſe établie, & qui ſeroit préſidée par un chef, ſans autorité particuliere. Il fut fait en même temps deux réglemens remarquables. Le premier fixoit le prix du bled. Par le ſecond, les ſauvages devoient être dépouillés de toutes les terres qu'ils ne cultiveroient pas ; & il étoit défendu à tous les Européens, ſous peine d'une forte amende, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre.

Le conſeil national étoit chargé de

régler les affaires publiques. C'étoit encore une de ſes obligations de juger tous les procès: mais avec les ſeules lumieres de la raiſon, & ſans le ſecours ou l'embarras d'aucun code.

On n'imagina pas non plus des loix criminelles: mais celles des Juifs furent adoptées. Le ſortilege, le blaſphème, l'adultere, le faux-témoignage furent punis de mort. Les enfans aſſez dénaturés pour frapper ou pour maudire les auteurs de leurs jours, attiroient ſur eux le même châtiment. Ceux qui ſeroient ſurpris en menſonge, dans l'ivreſſe ou à la danſe, devoient être fouettés publiquement, & le plaiſir étoit interdit comme le vice ou le crime. Le jurement & la violation du dimanche étoient expiés par une forte amende. C'étoit encore une douceur d'expier avec de l'argent une omiſſion de priere ou un ſerment indiſcret.

Cette conduite annonce un peuple livré à la plus vive ſuperſtition. Elle fut pouſſée ſi loin, qu'on changea le nom des jours & des mois, comme ayant une origine payenne. Le nom de SAINT fut également ôté aux apô-

tres, à leurs ſucceſſeurs, à tous les lieux connus ſous cette dénomination, afin de n'avoir pas cette apparence de communauté avec l'égliſe de Rome. D'autres innovations auſſi bizarres ſont encore atteſtées par les monumens les plus authentiques.

Il eſt également prouvé que le gouvernement défendit, ſous peine de mort, aux puritains, le culte des images, comme autrefois Moyſe avoit défendu aux Hébreux le culte des dieux étrangers; que la même punition étoit décernée contre les prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie après en avoir été bannis.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte chrétienne n'a t-elle pas toujours borné le nom d'injuſtice, de violence & de perſécution aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis? Cette rage a été bien plus

active contre des partisans dont on se voyoit abandonné. Dans les familles religieuses comme dans les autres, la haîne fraternelle est la plus sanglante de toutes. Les apostats sont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathème des dévots.

Tel est l'indélébile & funeste caractere des malheurs engendrés par la superstition, qu'ils ne cessent jamais que pour se renouveller. Tous les cultes partent d'un tronc commun, qui subsiste & qui subsistera à jamais, sans qu'on ose l'attaquer, sans qu'on puisse prévoir la nature des branches qu'il repoussera, sans qu'il soit permis d'espérer d'en arracher une seule qu'avec effusion de sang. Il y auroit peut-être un remede: ce seroit une si parfaite indifférence des gouvernemens, que sans aucun égard à la diversité des cultes, les talens & la vertu conduisissent seuls aux places de l'état & aux faveurs du souverain. Alors, peut-être, les différentes églises se réduiroient à des différences insignifiantes d'école. Le catholique & le protestant vivroient aussi paisiblement l'un à coté de l'autre, que

le cartéſien & le newtonien. Nous diſons peut-être, parce qu'il n'en eſt pas des matieres de religion, ainſi que des matieres de philoſophie. Le défenſeur du plein ou du vuide ne croit ni offenſer ni honorer Dieu par ſon ſyſtême. Le plus zèlé ne compromettroit pour ſa défenſe ou ſa propagation, ni ſon repos, ni ſon honneur, ni ſa fortune, ni ſa vie. Qu'il perſiſte dans ſon opinion ou qu'il l'abandonne, on ne l'appellera point apoſtat. Ses leçons ne ſeront point traitées d'impiétés & de blaſphêmes; comme il arrive dans les diſputes de religion, où l'on croit la gloire de Dieu intéreſſée, où l'on tremble pour ſon ſalut à venir & pour la damnation éternelle des ſiens, où ces conſidérations ſanctifient les forfaits, & réſignent à tous les ſacrifices.

Que faire donc? Faut-il, à l'exemple d'un peuple innocent & ſimple qui voyoit l'embrâſement religieux prêt à gagner ſa paiſible contrée, défendre de parler de Dieu, ſoit en bien, ſoit en mal? Non, certes. La loi d'un ſilence qu'on ſe feroit un crime d'obſerver, ne ſeroit que de l'huile jettée ſur le feu.

Faut-il laiſſer diſputer ſans s'en mêler? Ce ſeroit le mieux ſans doute : mais ce mieux-là ne ſera point ſans inconvénient, tant que les premieres années de nos enfans ſeront confiées à des hommes qui leur feront ſucer avec le lait le poiſon du fanatiſme dont ils ſont enivrés. Et quand les peres deviendroient les ſeuls inſtituteurs religieux de leurs enfans, n'y auroit-il plus de déſordre à craindre? J'en doute. Encore une fois, que faire donc? Sans ceſſe parler de l'amour de nos ſemblables. On lit de l'isle de Ternate que les prêtres y étoient muets. Il y avoit un temple, au milieu du temple une pyramide, & ſur cette pyramide : ADORE DIEU, OBSERVE LES LOIX, AIME TON PROCHAIN. Le temple s'ouvroit un jour de la ſemaine. Les inſulaires s'y rendoient. Tous ſe proſternoient devant la pyramide ; le prêtre debout à coté, en ſilence, montroit de l'extrémité de ſa baguette l'inſcription. Les peuples ſe relevoient, ſe retiroient, & les portes du temple ſe refermoient pour huit jours. J'aſſurerois bien qu'il n'eſt mention dans les annales de cette

isle, ni de disputes, ni de guerres de religion. Mais où verra-t-on jamais un ministere indifférent, un catéchisme aussi court, & un prêtre muet? Tâchons donc de nous résigner à toutes les calamités d'un ministere intolérant, d'un catéchisme compliqué, & d'un prêtre qui parle.

*VII. Le fanatisme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.*

Ces malheurs fondirent sur les infortunés habitans de la Nouvelle-Angleterre, qui moins furieux que leurs freres, oserent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte en matiere de religion. Ce fut un blasphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser que pour l'interdire aux autres. Ce système d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions en frappant

les diſſidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou ſoupçonnés de tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel azyle, pour en chercher un autre expoſé à moins d'orages.

Cette maladie de religion étendit ſa ſévérité juſqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée ſur les regiſtres même de la colonie.

"C'eſt une choſe univerſellement re-
„ connue, que l'uſage de porter les
„ cheveux longs, à la maniere des per-
„ ſonnes ſans mœurs & des barbares
„ Indiens, n'a pu s'introduire en An-
„ gleterre, qu'au mépris ſacrilege de
„ l'ordre exprès de Dieu, qui dit qu'il
„ eſt honteux à un homme qui a quel-
„ que ſoin de ſon ame, de porter des
„ cheveux longs. Cette abomination
„ excitant l'indignation de tous les
„ gens pieux, nous, magiſtrats, zèlés
„ pour la pureté de ſa foi, déclarons
„ expreſſément & authentiquement que
„ nous condamnons l'impie uſage de

„ laiſſer croître ſa chevelure; uſage que
„ nous regardons comme une choſe
„ évidemment indécente & mal-hon-
„ nête, qui défigure horriblement les
„ hommes, offenſe les ames ſages &
„ modeſtes, autant qu'elle corrompt
„ les bonnes mœurs. Juſtement indi-
„ gnés contre ce ſcandaleux uſage,
„ nous prions, exhortons, invitons
„ inſtamment tous les anciens de notre
„ continent, de faire éclater leur zele
„ contre cette odieuſe coutume, de la
„ proſcrire par toutes ſortes de moyens,
„ & ſur-tout d'avoir ſoin que les mem-
„ bres de leurs égliſes n'en ſoient point
„ ſouillés; afin que ceux qui, malgré
„ ces ſéveres défenſes & les voies de
„ correction qui ſeront pratiquées à ce
„ ſujet, ne ſe hâteront pas de s'inter-
„ dire cet uſage, aient Dieu & les hom-
„ mes en même tems contr'eux. „

Ce rigoriſme qui rend l'homme dur à lui-même, puis inſociable, d'abord victime, enſuite tyran, ſe déchaîna contre les Quakers. Ils furent empriſonnés, fouettés & bannis. La fiere ſimplicité de ces nouveaux enthouſiaſtes, qui béniſſoient le ciel & les hom-

mes au milieu des tourmens & de l'ignominie, inſpira de la vénération pour leurs perſonnes, fit aimer leurs ſentimens & multiplia leurs proſélytes. Ce ſuccès aigrit leurs perſécuteurs, & les porta aux extrémités les plus ſanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer ſur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les Indiens; ſoit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces; ſoit que la fureur de religion ne puiſſe trouver de terme que dans l'extinction de ſes apôtres ou de ſes martyrs. La perſécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Un peuple mélancolique par caractere, étoit devenu ſombre & farouche. Le ſang de ſon monarque couloit encore à ſes yeux. Les uns pleuroient en ſecret ce grand aſſaſſinat; les autres en auroient volontiers fait un jour de fête. La nation étoit diviſée en deux partis

violens. Ici, l'on préparoit la vengeance ; là, on s'occupoit à la prévenir par des délations toujours ſuivies d'exils, d'empriſonnemens & de ſupplices. La méfiance ſéparoit les peres des enfans, les amis des amis. Le tyran ombrageux étoit entouré de courtiſans ombrageux qui entretenoient ſes alarmes, ſoit pour s'élever aux grandes places de l'état, ſoit pour en faire tomber leurs ennemis ou leurs rivaux. La hache étoit ſuſpendue ſur toutes les têtes. La fréquence des révoltes occaſionnoit la fréquence des exécutions ; & les exécutions fréquentes de perſonnages illuſtres & de citoyens obſcurs, perpétuoient la terreur populaire. Cromwel diſparut enfin. L'enthouſiaſme, l'hypocriſie, le fanatiſme, concentrés dans ſon ſein comme dans leur foyer, les factions, les révoltes, les proſcriptions, tous ces monſtres deſcendirent avec lui dans la tombe. Un jour plus ſerein commença à luire ſur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, introduiſit parmi ſes ſujets l'eſprit de ſociété, le goût de la table, de la converſation, des ſpectacles, de tous les

plaiſirs qu'il avoit trouvés en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre pour recouvrer une couronne que ſon pere avoit perdue ſur l'échafaud. Il eut pour apôtres de ſes principes une multitude de femmes galantes, de favoris débauchés, de beaux-eſprits libertins. En peu de tems il changea les mœurs générales ; & il ne falloit pas moins qu'une ſemblable révolution pour aſſurer la tranquillité de ſon adminiſtration ſur un trône enſanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaiſirs ſenſuels rend quelquefois humains & ſenſibles à la pitié. Touché des ſupplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661 : mais il ne put y étouffer entiérement l'eſprit perſécuteur.

La colonie avoit mis à ſa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit ſi fort ſignalé dans les troubles de ſa patrie. Ce jeune homme, enthouſiaſte, entêté, digne en tout de ſon pere, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laiſſer les autres, reſſuſcita les diſputes également ridicules & ſurannées

de la grace & du libre arbitre. On ſe paſſionna pour ces obſcures & frivoles queſtions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, ſi des nations ſauvages réunies entr'elles, tombant ſur les plantations des Anglois, n'en euſſent maſſacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons ſentirent d'abord foiblement une ſi rude perte. Mais enfin le danger univerſel devint ſi preſſant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repouſſé, la colonie rentra dans ſon caractere de diſſenſion. Cet eſprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'hiſtoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient 2 filles ſujettes à des convulſions, qui étoient accompagnées de ſymptômes extraordinaires. Leur pere, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant une ſervante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque ſort ſur ſa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit ſorciere. D'autres femmes, ſéduites par le plaiſir d'intéreſſer le public, crurent

que les convulſions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur ſexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au haſard, ſont auſſi-tôt mis en priſon, accuſés de ſortilége, condamnés à être pendus, & leurs cadavres ſont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiſeaux de proie. Peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſconſulte, qui refuſant de plaider contr'elles, eſt dès-lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres ſcènes, embrâſent l'imagination de la multitude. La foibleſſe de l'âge, les infirmités de la vieilleſſe, l'honneur du ſexe, la dignité des places, la fortune, la vertu, rien ne met à couvert d'un odieux ſoupçon, dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes de la ſuperſtition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche ſur tout leur corps, avec une impudente curioſité, des marques de ſorcellerie; on prend des taches ſcorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatiſme, la méchanceté,

la vengeance, choiſiſſent à leur gré leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures ; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles exécutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils ceſſent de punir. Les miniſtres de la religion leur ſuſcitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpectres, les viſions, la terreur & la conſternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreurs. Les priſons ſe rempliſſent, les gibets reſtent toujours dreſſés. Tous les citoyens ſont plongés dans une morne épouvante. Les plus ſages s'éloignent en gémiſſant d'une terre maudite, enſanglantée ; & ceux qui y reſtent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette déplorable colonie, lorſqu'au plus fort de l'orage les vagues tombent & s'appaiſent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les eſprits qu'il avoit engourdis. A cette ſtupidité profonde, ſuccede un

remords cuiſant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels ſacrifices, d'avoir cru le fléchir par le ſang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être ſouillée par le culte ſacrilege & parricide des Européens.

La poſtérité ne ſaura jamais, ſans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être ſa ſource dans la mélancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient apportée de leur pays, qui s'étoit nourrie avec le ſcorbut qu'ils avoient pris ſur mer, qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fievre ardente, & ce ſombre accès d'enthou-

ſiaſme ne reprit plus aux puritains de la Nouvelle-Angleterre.

En renonçant à l'eſprit de perſécution qui a marqué de ſang toutes les ſectes, les habitans de cette colonie conſerverent encore de trop fortes teintes du fanatiſme & de la férocité, qui avoient ſignalé les triſtes jours de ſa naiſſance.

La petite-vérole, qui eſt moins ordinaire, mais plus meurtriere en Amérique qu'en Europe, cauſoit en 1721, des ravages inexprimables à Maſſachuſet. Cette calamité fait penſer à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cet heureux préſervatif, un médecin habile & courageux inocule ſa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques; il s'inocule lui-même. On l'inſulte; on le regarde comme un monſtre vomi par l'enfer; on le menace de l'aſſaſſiner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme très-intéreſſant de recourir à cette pratique ſalutaire, un ſcélérat ſuperſtitieux monte à ſa fenêtre durant la nuit, & jette dans la chambre une grenade remplie de matieres combuſtibles.

Les citoyens les plus raiſonnables ne ſont pas révoltés de tant d'atrocités ; & leur indignation ſe porte ſur les eſprits hardis qui aiment mieux recourir au ſavoir des hommes que de s'en rapporter aux vues de la providence. Le peuple eſt affermi par ces diſcours inſenſés dans la réſolution de ne pas ſouffrir une nouveauté qui doit attirer ſur l'état entier les infaillibles & terribles effets du couroux céleſte. Le magiſtrat qui craint une ſédition, ordonne aux médecins de s'aſſembler. Par conviction, par foibleſſe ou par politique, ils déclarent l'inoculation dangereuſe. Un bill la défend, & ce bill eſt reçu avec un applaudiſſement dont il n'y avoit point d'exemple.

Vous ſentez vos cheveux s'agiter ſur votre front. Vous frémiſſez d'horreur ; & vous avez oublié les obſtacles que cette pratique ſalutaire a trouvés parmi vous ; & vous ne penſez pas que vous auriez commis les mêmes atrocités il y a deux cents ans. Avouez donc enfin les ſervices importans que vous a rendus le progrès des lumieres. Ayez pour leurs promoteurs le reſpect & la recon-

noiſſance que vous devez à des hommes utiles qui vous ont garantis de tant de crimes, que vous euſſiez commis par ignorance & par ſuperſtition.

Peu d'années après, s'ouvre une nouvelle ſcène encore plus atroce. Depuis long-tems on accordoit dans ces provinces une odieuſe prime à ceux des colons qui donnoient la mort à quelque Indien. Cette récompenſe fut portée en 1724 à 2250 liv. John Lovewel, encouragé par un prix ſi conſidérable, forme une compagnie d'hommes féroces comme lui pour aller à la chaſſe des ſauvages. Un jour il en découvrit dix, paiſiblement endormis autour d'un grand feu. Il les maſſacra, porta leur chevelure à Boſton, & reçut la récompenſe promiſe. Anglo-Américains, oſez à préſent adreſſer quelques reproches aux Eſpagnols ? Qu'ont ils fait, qu'auroient-ils pu faire de plus inhumain ?..... Et vous étiez des hommes ? & vous étiez des hommes civiliſés ? & vous étiez des chrétiens ? Non. Vous étiez des monſtres à exterminer ; vous étiez des monſtres contre leſquels une ligue formée eût été moins

criminelle que celle que Lovewel forma contre les ſauvages. Si le lecteur me demande la date de cette ſcélérateſſe, ſi elle eſt de la fondation de la colonie ou d'un tems moderne, j'eſpere qu'il me diſpenſera de lui répondre.

*IX. Sévérités outrées qui ſe perpétuent dans la Nouvelle-Angleterre, après même l'extinction du fanatiſme.*

Des loix trop ſéveres ſubſiſtent toujours dans ces contrées. On jugera de ce rigoriſme par le diſcours que tint, il n'y a pas long-tems devant les magiſtrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquieme fois, un fruit illégitime.

" J'oſe eſpérer, dit-elle, que la
„ cour me permettra de dire un mot
„ en ma faveur.

„ Je ſuis une fille pauvre, infortu-
„ née, qui pouvant à peine gagner ma
„ ſubſiſtance, n'ai pas le moyen de
„ payer des avocats pour plaider ma
„ cauſe. Je vais donc faire parler la
„ raiſon. Comme elle a ſeule le droit
„ de dicter des loix, elle peut les exa-
„ miner toutes. Celle qui me conduit
„ à votre tribunal m'a déja jugée. Je

„ ne demande pas qu'on s'en écarte
„ pour me faire grace. Mais je vous
„ prie, Meſſieurs, d'intercéder au-
„ près du gouvernement, pour qu'il
„ daigne me remettre l'amende à la-
„ quelle vous m'allez condamner.

„ C'eſt la cinquieme fois que je pa-
„ rois devant vous pour le même délit.
„ Deux fois j'ai payé de fortes amen-
„ des, & deux fois trop indigente pour
„ expier ma faute par une peine pécu-
„ niaire, j'ai ſubi un châtiment dou-
„ loureux & flétriſſant. Ces peines ſont
„ ordonnées par la loi; je le ſais. Mais
„ ſi l'on doit abroger les loix quand
„ elles ſont déraiſonnables, ſi l'on
„ doit les mitiger quand elles ſont trop
„ ſéveres, j'oſe vous dire que celle
„ qui me pourſuit eſt à la fois injuſte
„ & cruelle à mon égard. Au crime
„ près, dont ce tribunal m'accuſe, &
„ dont le ciel m'abſout, j'ai mené juſ-
„ qu'à préſent une vie irréprochable.
„ Je défie mes ennemis, ſi j'ai le mal-
„ heur d'en avoir que je n'ai pas méri-
„ tés, de me charger de la moindre in-
„ juſtice. J'examine ma conſcience &
„ ma conduite; l'une & l'autre, je le

„ dis hardiment, me paroiſſent pures
„ comme le jour qui m'éclaire : & lorſ-
„ que je cherche mon crime, je ne le
„ trouve que dans la loi.

„ C'eſt au riſque de ma vie que j'ai
„ donné le jour à cinq enfans. Je les
„ ai nourris de mon lait & de mon tra-
„ vail, ſans être à charge au public ni
„ à perſonne. Je me ſuis dévouée avec
„ tout le courage de la tendreſſe ma-
„ ternelle, aux pénibles ſoins qu'exi-
„ geoient leur foibleſſe & leur âge. Je
„ les ai formés à la vertu, qui n'eſt que
„ la raiſon. Ils aiment déja leur patrie
„ comme moi. Ils ſeront citoyens com-
„ me vous-mêmes ; à moins que vous
„ ne leur ôtiez par de nouvelles amen-
„ des le fonds de leur ſubſiſtance, &
„ que vous ne les forciez à fuir une ré-
„ gion qui les repouſſa dès le berceau.

„ Eſt-ce donc un crime de féconder
„ ou de procréer, à l'exemple de la
„ terre, notre mere commune? D'aug-
„ menter le nombre des colons dans
„ un pays nouveau qui ne demande
„ que des habitans? Je n'ai débauché
„ le mari d'aucune femme ; je n'ai ja-
„ mais attiré dans mes filets aucun jeu-

ne

„ ne homme. Perſonne n'a ſujet de ſe
„ plaindre de moi ; ſi ce n'eſt peut-être
„ le miniſtre de l'évangile & le juge
„ de paix, qui ſont fâchés d'avoir per-
„ du les honoraires de leurs fonctions,
„ parce que j'ai eu des enfans ſans être
„ mariée devant eux. Mais, eſt-ce ma
„ faute à moi ? J'en appelle à vous,
„ Meſſieurs. Vous convenez que je ne
„ manque point de jugement. Ne ſe-
„ roit-ce pas une folie, une ſtupidité,
„ ſi m'étant livrée aux devoirs les plus
„ pénibles du mariage, je n'en avois
„ pas recherché les honneurs ? J'ai
„ toujours été, je ſuis encore diſpoſée
„ à me marier ; & je me flatte que je
„ ſerois digne d'un état ſi reſpectable,
„ avec la fécondité, l'induſtrie, l'éco-
„ nomie, & la frugalité dont la nature
„ m'a douée : car elle m'avoit deſtinée
„ à être une femme honnête & ver-
„ tueuſe. J'eſpérois le devenir, lorſ-
„ qu'étant encore vierge, je n'écoutai
„ les premiers vœux de l'amour qu'a-
„ vec le ſerment du mariage. Mais la
„ confiance indiſcrete que j'eus dans la
„ ſincérité du premier homme que j'ai-
„ mai, m'a fait perdre mon honneur,

„ en comptant ſur le ſien. J'eus un en-
„ fant de lui, puis il m'abandonna. Cet
„ homme eſt connu de vous tous : il
„ eſt devenu magiſtrat comme vous.
„ Je devois croire qu'il ſe ſeroit mon-
„ tré dans cette cour aujourd'hui,
„ pour modérer la rigueur de votre
„ ſentence. S'il eût paru, je n'aurois
„ rien dit. Mais comment pourrois-je
„ ne pas accuſer l'injuſtice de mon ſort,
„ qui veut que celui qui m'a ſéduite &
„ ruinée, après avoir été la cauſe de
„ ma perte, jouiſſe des honneurs &
„ du pouvoir, ſoit aſſis dans les tribu-
„ naux où l'on punit mon malheur par
„ les verges & par l'infamie ? Quel
„ étoit le légiſlateur barbare qui pro-
„ nonçant entre les deux ſexes, favo-
„ riſa le plus fort, & ſévit ſur le plus
„ foible, ſur ce ſexe malheureux, qui
„ pour une jouiſſance compte mille
„ dangers & mille infirmités ; ſur ce
„ ſexe à qui la nature vend, à un prix
„ capable d'épouvanter les paſſions les
„ plus effrénées, ces mêmes plaiſirs
„ qu'à vous elle vous donne ſi libérale-
„ ment ?

„ Je n'ai point craint, pour ne pas

„ trahir la nature, de m'expoſer au
„ déshonneur injuſte, aux châtimens
„ honteux. J'ai mieux aimé tout ſouf-
„ frir que d'être parjure aux vœux de
„ la propagation, que d'étouffer mes
„ enfans avant de les concevoir, ou
„ après les avoir conçus. Je n'ai pu, je
„ l'avoue, après avoir perdu ma virgi-
„ nité, garder le célibat dans une pro-
„ ſtitution ſecrete & ſtérile, & je de-
„ mande encore la peine qui m'attend,
„ plutôt que de cacher les fruits de la
„ fécondité que le ciel a donnée à
„ l'homme & à la femme, comme ſa
„ premiere bénédiction.

„ On dira, ſans doute, qu'indépen-
„ damment des loix civiles, j'ai violé
„ les préceptes de la religion : mais
„ c'eſt à la religion de me punir, ſi j'ai
„ péché contre elle. Eh ! n'eſt-ce pas
„ aſſez qu'elle m'ait exclue de la com-
„ munion de mes frères, qui ſeroit une
„ conſolation pour moi ? J'ai, dites-
„ vous, offenſé le ciel, & je dois m'at-
„ tendre à des feux éternels. Si vous le
„ croyez, pourquoi m'accabler de châ-
„ timens en ce monde ? Non, Meſ-
„ ſieurs, le ciel n'eſt pas impitoyable,

„ injuſte comme vous. Si je croyois
„ que ce que vous appellez un péché
„ fût réellement un crime, je n'aurois
„ pas l'audace ni la méchanceté de le
„ commettre. Mais comment oserois-
„ je penſer que Dieu ſoit irrité de me
„ voir procréer des enfans, quand il
„ leur donne un corps ſain & robuſte
„ qu'il ſe plaît à douer d'une ame im-
„ mortelle ? Dieu juſte & bon ! Dieu
„ réparateur des maux & des injuſti-
„ ces ! c'eſt à toi que j'en appelle ici de
„ la ſentence de mes juges. Ne me
„ venge point ; ne les punis pas ; mais
„ daigne les éclairer & les attendrir ! Si
„ tu as donné à l'homme la femme pour
„ compagne ſur cette terre hériſſée de
„ ronces, qu'il n'accable pas d'oppro-
„ bre un ſexe qu'il a lui-même cor-
„ rompu ! qu'il ne ſeme pas la honte
„ & la miſere dans le plaiſir où tu as at-
„ taché la conſolation de ſes peines !
„ qu'il ne ſoit pas ingrat & dénaturé
„ juſqu'au ſein du bonheur, en livrant
„ aux ſupplices les victimes de ſes vo-
„ luptés ! Fais qu'il reſpecte dans ſes
„ deſirs la pudeur qu'il honore, ou
„ qu'après l'avoir violée dans ſes plai-

„ firs, il la plaigne du moins au lieu de
„ l'outrager : ou plutôt fais qu'il ne
„ change point en crimes des actions
„ que toi-même as permiſes ou com-
„ mandées, quand tu dis à ſa race de
„ croître & de ſe multiplier ! „

Ce diſcours, qu'on entendroit ſouvent dans nos contrées & par-tout où l'on a attaché des idées morales à des actions phyſiques qui n'en comportent point, ſi les femmes y avoient l'intrépidité de Polli Baker (c'étoit le nom de l'accuſée), ce diſcours produiſit dans la Nouvelle-Angleterre une révolution étonnante dans tous les eſprits. Le tribunal la diſpenſa de l'amende ou du châtiment ; & pour comble de triomphe, un de ſes juges l'épouſa : tant la voix de la raiſon eſt au-deſſus des preſtiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris ſon aſcendant ; ſoit que le bien politique & ſocial faſſe taire ſouvent le cri de la nature iſolée ; ſoit que dans un gouvernement où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux ſexes trouve moins d'excuſes que dans les états où le clergé, la nobleſſe, le luxe, la mi-

ſere, l'exemple ſcandaleux de la cour & de l'égliſe, corrompent, ſurchargent, aviliſſent & déconſeillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des reſſources contre les mauvaiſes loix, dans ſa conſtitution même, ou le peuple légiſlateur peut corriger aiſément des abus qu'il reſſent; elle en a dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la population.

*X. Etendue, organiſation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.*

Cette colonie, bornée au nord par le Canada, à l'oueſt par la Nouvelle-York, à l'eſt & au ſud par la Nouvelle Ecoſſe, & par l'océan, n'a pas moins de trois cents milles ſur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichemens ne s'y font pas au haſard, comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems, ils furent aſſujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il ſoit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrein vague. Le gouverne-

ment, qui a voulu que tous ſes membres fuſſent à l'abri des incurſions des ſauvages, qu'ils fuſſent à portée des ſecours d'une ſociété bien ordonnée, a réglé que des villages entiers ſeroient formés dans le mème tems. Dès que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe, d'entretenir un paſteur, de ſolder un maître d'école, l'aſſemblée générale leur aſſigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux répréſentans dans le corps légiſlatif de la colonie. Le diſtrict qu'on leur aſſigne, eſt toujours limitrophe des terres déja défrichées, & contient le plus ordinairement, ſix mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choiſit une aſſiette convenable à l'habitation, dont la forme eſt généralement quarrée. Le temple eſt au milieu. Les colons partagent le terrein entre eux, & chacun enferme ſa propriété d'une haie vive. On réſerve quelque bois pour une commune. Ainſi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, ſans ceſſer de faire un tout bien organiſé.

Quoique placée au milieu de la zone tempérée, la colonie ne jouit pas d'un

climat auſſi doux que celui des provinces de l'Europe, qui ſont ſous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y eſt communément ſerein, & les pluies y ſont plus abondantes que durables. L'air y eſt devenu plus pur, à meſure qu'on a facilité ſa circulation, en abattant les bois. Perſonne ne ſe plaint plus de ces vapeurs malignes, qui dans les premiers tems emporterent quelques habitans.

Le pays eſt partagé en quatre provinces, qui dans l'origine, n'avoient preſque rien de commun. La néceſſité d'être en armes contre les ſauvages, les décida à former, en 1643, une confédération, où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établiſſement devoient ſe trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, ſuivant les inſtructions de l'aſſemblée particuliere qu'ils repréſentoient. Cette aſſociation ne bleſſoit en rien le droit qu'avoit chacun de ſes membres de ſe conduire en tout à ſa volonté.

Leur indépendance de la métropole, n'étoit guere moins entiere. En conſentant à des établiſſemens, on avoit réglé que leur code ne contrarieroit en rien la législation de la mere-patrie ; que le jugement de tous les grands crimes, commis ſur leur territoire, lui ſeroit réſervé ; que leur commerce viendroit tout entier aboutir à ſes rades. Aucun de ces devoirs ne fut rempli. D'autres obligations moins importantes, étoient également négligées. L'eſprit républicain avoit déja fait de trop grands progrès, pour qu'on ſe tînt lié par ces arrangemens. La ſoumiſſion des colons ſe bornoit à reconnoître vaguement le roi d'Angleterre pour leur ſouverain.

Maſſachuſet, la plus floriſſante des quatre provinces, ſe permettoit encore plus de choſes que les autres, & ſe les permettoit plus ouvertement. Une conduite ſi fiere attira ſur elle le reſſentiment de Charles II. Ce prince annulla en 1684, la charte que ſon pere avoit accordée ; il établit une adminiſtration preſque arbitraire, & ne craignit pas de faire lever des impôts pour ſon propre uſage. Le deſpotiſme ne diminua

pas ſous ſon ſucceſſeur. Auſſi à la premiere nouvelle de ſa deſtitution, ſon lieutenant fut-il arrêté, mis aux fers & renvoyé en Europe.

Guillaume III, quoique très-ſatisfait de ce zele ardent, ne rétablit pas Maſſachuſet dans ſes anciennes prérogatives comme elle le deſiroit, comme elle l'avoit eſpéré peut-être. Il lui rendit à la vérité un titre, mais un titre qui n'avoit preſque rien de commun avec le premier.

Par la nouvelle charte, le gouverneur nommé par la cour devoit avoir le droit excluſif de convoquer, de proroger, de diſſoudre l'aſſemblée nationale. Seul, il pouvoit donner la ſanction aux loix portées, aux impôts décidés par le corps. La nomination de tous les emplois militaires appartenoit à ce commandant. Avec le conſeil, il avoit le choix des magiſtrats. Les deux chambres n'avoient la diſpoſition des autres places moins importantes que de ſon aveu. Le tréſor public ne s'ouvroit que par ſon ordre, appuyé du ſuffrage de ſon conſeil. Son autorité portoit encore ſur quelques points, qui gênoient beaucoup la liberté. Connec-

ticut & Rhode-Island, qui avoient à propos conjuré l'orage par leur ſoumiſſion, reſtoient en poſſeſſion de leur contract primitif. Pour le Nouvel-Hampshire, il avoit toujours été conduit ſur des principes aſſez ſemblables à ceux qu'on adoptoit pour Maſſachuſet. Un même chef régiſſoit les quatre provinces : mais avec les maximes qui convenoient à la conſtitution de chaque colonie.

Suivant un tableau publié par le congrès général du continent de l'Amérique Angloiſe, il ſe trouve quatre cents mille habitans à Maſſachuſet ; cent quatre-vingt-douze mille à Connecticut ; cent-cinquante-mille à Hampshire, cinquante-neuf mille ſix cents ſoixante dix-huit à Rhode-Island : ce qui forme dans ce ſeul établiſſement une population de huit-cents-un mille ſix cents ſoixante-dix-huit ames.

Une ſi grande multiplication d'hommes, ſembleroit annoncer un ſol excellent. Il n'en eſt pas ainſi. A l'exception de quelques cantons du Connecticut, les autres terres étoient originairement couvertes de pins, & par

conſéquent ſtériles tout-à-fait ou très-peu fertiles. Aucun des grains d'Europe n'y proſpere ; & jamais leur produit n'a pu ſuffire à la nourriture de ſes habitans. On les a toujours vu réduits à vivre de maïs, ou à tirer d'ailleurs une portion de leur ſubſiſtance. Auſſi, quoique le pays ſoit aſſez généralement propre aux fruits, aux légumes, aux troupeaux, les campagnes ne ſont-elles pas la partie la plus intéreſſante de ces contrées. C'eſt ſur des côtes hériſſées de rochers, mais favorables à la pêche, que s'eſt portée la population, que l'activité s'eſt accrue, que l'aiſance eſt devenue commune.

L'inſuffiſance des récoltes dut exciter plutôt & plus vivement l'induſtrie dans la Nouvelle-Angleterre, que ſur le reſte de ce continent. On y conſtruiſit même pour les navigateurs étrangers beaucoup de navires, dont les matériaux, aujourd'hui chers & rares, furent long-tems communs & à bon marché. La facilité de ſe procurer du poil de caſtor, donna naiſſance à une fabrique de chapeaux fort conſidérable. Des toiles de lin & de chanvre

ſortirent des atteliers. Avec la toiſon de ſes moutons, la colonie fabriqua des étoffes d'un tiſſu groſſier, mais ſerré.

A ces manufactures, qu'on pourroit appeller nationales, s'en joignit une autre alimentée par des matieres étrangeres. Le ſucre donne un réſidu, connu ſous le nom de ſirop ou de melaſſe. Les nouveaux Anglois l'allerent chercher aux Indes Occidentales, & le firent d'abord ſervir en nature, à divers uſages. L'idée leur vint de le diſtiller. Ils vendirent une quantité prodigieuſe de cette eau-de-vie aux ſauvages voiſins, aux pêcheurs de morue, à toutes les provinces ſeptentrionales; ils la porterent même aux côtes d'Afrique, où ils la livrerent avec un avantage marqué aux Anglois occupés de l'achat des eſclaves.

Cette branche de commerce & d'autres circonſtances, mirent les nouveaux Anglois à portée de s'approprier une partie des denrées de l'Amérique, ſoit Méridionale, ſoit Septentrionale. Les échanges de ces deux régions, ſi néceſſaires l'une à l'autre, paſſerent par leurs mains. Ils devinrent comme les

courtiers, comme les Hollandois du Nouveau-Monde.

Cependant la plus grande reſſource de ces provinces, ce fut toujours la pêche. Sur leurs côtes même, elle eſt très-conſidérable. Il n'y a point de riviere, de baie, de port, où l'on ne voie un nombre prodigieux de bateaux, occupés à prendre le ſaumon, l'eſturgeon, la morue, d'autres poiſſons qui trouvent tous un débouché avantageux.

La pêche du maquereau, faite principalement à l'embouchure du Pentagoet, qui ſe perd dans la baie de Fundi ou Françoiſe, à l'extrémité de la colonie, occupe durant le printems & durant l'automne, quatorze ou quinze cents bateaux & deux mille cinq cents hommes.

La pêche de la morue eſt encore plus utile à la Nouvelle-Angleterre. De ſes ports nombreux ſortent tous les ans, pour différens parages plus ou moins voiſins, cinq cents bâtimens de cinquante tonneaux avec 4000 hommes d'équipage. Ils pêchent au moins deux cents cinquante mille quintaux de morue.

La baleine occupe auſſi ces colonies. Avant 1663, la Nouvelle-Angleterre faiſoit cette pêche en mars, avril & mai, dans le golfe de Floride; & en juin, juillet, août, à l'eſt du grand banc de Terre-Neuve. On n'y envoyoit alors que cent vingt chaloupes de ſoixante-dix tonneaux chacune, & montées par ſeize cents hommes. En 1767, cette pêche occupa 7290 matelots. Il faut dire les raiſons d'une augmentation ſi conſidérable.

Le deſir de partager la pêche de la baleine avec les Hollandois agita longtems la Grande-Bretagne. Pour y réuſſir, on déchargea vers la fin du regne de Charles II, de tous les droits de douane, le produit que les habitans du royaume obtiendroient à cette pêche dans les mers du Nord: mais cette faveur ne s'étendit pas aux colonies, dont l'huile & les fanons de baleine devoient un droit de 56 liv. 5 ſous par tonneau à leur entrée dans la métropole; droit qui n'étoit réduit à la moitié que lorſqu'ils y étoient importés par ſes propres navires.

A cet impôt déja trop onéreux, on

en ajouta un autre en 1699, de 5 ſ. 7 deniers par livre peſant de fanons, qui portoit également ſur l'Amérique & ſur l'Europe. Cette nouvelle taxe eut des ſuites ſi funeſtes, qu'il fallut la ſupprimer en 1723: mais elle ne fut éteinte que pour les baleines priſes en Groenland, au détroit de Davis ou dans les mers voiſines. La pêche du continent ſeptentrional reſta toujours aſſervie au droit nouveau comme au droit ancien.

Le miniſtere s'appercevant que l'exemption d'impôt n'étoit pas ſuffiſante pour réveiller l'émulation Angloiſe eut recours aux encouragemens. On accorda en 1732 une gratification de 22 liv. 10 ſols, & ſeize ans après une de 45 liv. pour chaque tonneau des vaiſſeaux employés à une pêche ſi intéreſſante. Cette généroſité du gouvernement produiſit une partie du bien qu'on en attendoit. Cependant loin de pouvoir entrer en concurrence, dans les marchés étrangers avec ſes rivaux, la Grande-Bretagne ſe vit encore obligée d'acheter d'eux tous les ans, pour

trois à quatre cents mille livres d'huile ou de fanons de baleine.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque les mers Françoiſes de l'Amérique Septentrionale devinrent à la paix derniere une poſſeſſion Britannique. Auſſitôt les nouveaux Anglois y naviguerent en foule pour prendre la baleine qui y eſt très-commune. Le parlement les déchargea des tributs ſous leſquels ils avoient gémi, & leur activité redoubla encore. Elle doit ſe communiquer naturellement aux colonies voiſines. Et il eſt vraiſemblable que les Provinces-Unies perdront avec le temps cette importante branche de leur commerce.

La pêche de la baleine ſe fait dans le golfe Saint-Laurent & dans les parages qui le joignent, ſur des mers moins orageuſes, moins embarraſſées de glaces que le Groenland. Dès-lors, elle commence plutôt & finit plus tard. On y éprouve moins d'accidens fâcheux. Les navires qui y ſont employés ſont moins grands, moins chargés d'équipages. Ces raiſons doivent donner au continent Américain des avantages que

l'économie Hollandoiſe ne parviendra jamais à balancer. Les Anglois d'Europe eux-mêmes ſe flattoient de partager avec leurs colons cette ſupériorité, parce qu'ils comptoient joindre au bénéfice de la pêche celui qu'ils devoient faire ſur la vente de leurs cargaiſons; reſſource refuſée aux navigateurs qui fréquentent le détroit de Davis ou les mers du Groenland.

Les productions vénales de la Nouvelle-Angleterre ſont la morue, l'huile de poiſſon, la baleine, le ſuif, le cidre, les viandes ſalées, le maïs, les porcs & les bœufs, la potaſſe, les légumes, les mâtures pour les navires marchands, pour les vaiſſeaux de guerre & des bois de toutes les eſpeces. Les Açores, Madere, les Canaries, le Portugal, l'Eſpagne, l'Italie, la Grande-Bretagne & principalement les Indes Occidentales ont conſommé juſqu'ici ces denrées. En 1769, les exportations des quatre provinces réunies s'éleverent à 13, 844, 430 liv. 19 ſous 5 den. Mais cette colonie reçut habituellement plus qu'elle ne donna, puiſqu'elle dut conſtam-

ment à ſa métropole vingt-quatre ou vingt cinq millions de livres.

Il part quelques bâtimens de toutes les rades extrêmement multipliées ſur ces côtes. Cependant les principales expéditions de Connecticut ſe font à New-Haven ; celles de Rhode-Island, à New-Porth ; celles de Hampshire, à Portſmouth ; & celles de Maſſachuſet à Boſton.

Cette derniere cité, qu'on peut regarder comme la capitale de la Nouvelle-Angleterre, eſt ſituée dans une péninſule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Maſſachuſet, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues, par quantité de roches qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites isles, la plupart habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit fut élevée à la fin du ſiecle dernier, dans l'isle du Château, une citadelle réguliere ſous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent

canons du plus gros calibre & très-bien diſpoſés. A une lieue en avant, eſt un fanal fort élevé, dont les ſignaux peuvent être apperçus de la forteresſe, qui les répete pour la côte, tandis que Boſton a les ſiens, qui répandent en même-temps l'alarme dans l'intérieur des terres voiſines. Hors les momens d'une brume épaiſſe, dont quelques vaiſſeaux pourroient profiter pour ſe gliſſer dans les isles, la ville a toujours cinq à ſix heures pour ſe préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut raſſembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte paſſeroit impunément ſous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au ſud de la place deux batteries, qui commandant toute la baie l'arrêteroient à coup ſûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens de ſe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boſton eſt aſſez vaſte, pour que ſix cents voiles y puiſſent mouiller ſûrement & commodément. On y a conſtruit un magnifique môle, aſſez avancé pour que les navires, ſans le

ſecours du moindre allege, déchargent dans les magaſins qu'on a bâtis au nord. A l'extrémité du môle eſt la ville, bâtie ſur un terrein inégal & en forme de croiſſant autour du port. Elle comptoit avant les troubles, trente-cinq ou quarante mille habitans de diverſes ſectes. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la converſation, les uſages, les mœurs, tout y reſſembloit ſi fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il étoit difficile d'y trouver d'autre différence que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales.

*XI. Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appellée depuis la Nouvelle-York.*

La Nouvelle-Angleterre ſemblable à l'ancienne par tant de rapports, a dans ſon voiſinage la Nouvelle-York. Celle-ci reſſerrée à l'eſt par cette principale colonie, & bornée à l'oueſt par la Nouvelle-Jerſey, occupe un eſpace étroit de vingt milles ſur le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement, & s'enfonce dans le nord, deux cents milles dans les terres.

Cette contrée fut découverte vers le

commence du dix-ſeptieme ſiecle, par Henri Hudſon, fameux navigateur Anglois, qui étoit alors au ſervice de la Hollande. Il entra dans un fleuve conſidérable auquel il donna ſon nom, en reconnut légérement les rives, & remit à la voile pour Amſterdam, d'où il étoit parti. Un ſecond voyage de l'aventurier donna de cette ſauvage région quelques notions moins ſuperficielles.

Dans le ſyſtême des Européens, accoutumés à compter pour rien les peuples du Nouveau-Monde, ce pays devoit appartenir aux Provinces-Unies. Un homme qui couroit les mers ſous leur pavillon, l'avoit découvert; il en avoit pris poſſeſſion en leur nom, & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir perſonnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres inconteſtables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques I revendiquoit cette contrée, parce que Hudſon étoit né ſon ſujet; comme ſi la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Auſſi ce prince n'inſiſta-t-il que

légérement ſur une prétention ſi peu fondée.

La république qui ne vit dans la propriété qu'on ne lui diſputoit plus, qu'un établiſſement de commerce pour le caſtor & pour d'autres pelleteries, la céda à la compagnie des Indes Occidentales. Ce corps dirigea toute ſon action vers ces ſauvages richeſſes; & pour s'en approcher le plus qu'il étoit poſſible, fit élever ſur les bords de la riviere d'Hudſon, à cent cinquante milles de la mer, le fort d'Orange, qu'on a depuis nommé Albani. C'étoit-là qu'on apportoit à ſes agens des fourrures, & qu'ils donnoient en échange aux Iroquois des armes à feu & des munitions de guerre, pour combattre les François arrivés depuis peu dans le Canada.

Alors la Nouvelle-Belge n'étoit qu'un comptoir. La ville d'Amſterdam comprit qu'une colonie ſeroit judicieuſement placée dans cette partie du Nouveau-Monde; & en obtint aſſez aiſément la ceſſion, en donnant ſept cents mille francs à ſes propriétaires.

Des vues plus étendues exigeoient

d'autres arrangemens. On laiſſa ſubſiſter le poſte placé au voiſinage des cinq nations : mais il parut néceſſaire d'en établir un plus conſidérable à l'embouchure de la riviere, dans l'isle de Manahatan ; & l'on y bâtit la Nouvelle-Amſterdam. La ville, ſon territoire, le reſte de la province, ne furent jamais troublés par les ſauvages voiſins, les uns trop foibles, & les autres toujours en guerre avec les François. Auſſi cette poſſeſſion faiſoit-elle des progrès aſſez rapides, lorſqu'un orage inattendu vint crever ſur elle.

*XII. A quelle époque & comment les Anglois s'emparerent de la Nouvelle-Belge.*

L'Angleterre qui n'avoit point alors avec la Hollande ces liaiſons intimes, que l'ambition & les ſuccès de Louis XIV cimenterent dans la ſuite entre les deux puiſſances, voyoit d'un œil jaloux un petit état à peine formé dans ſon voiſinage, étendre dans tout l'univers les branches de ſa proſpérité. Elle frémiſſoit en ſecret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puiſſance, qui ne devoit pas même lui diſputer la ſupériorité. Ces rivaux en commerce

comme

comme en navigation, l'écraſoient par leur vigilance & leur économie dans les grands marchés du monde entier, & par-tout la réduiſoient au rôle ſubalterne. Chaque effort qu'elle faiſoit pour établir la concurrence, tournoit à ſon déshonneur ou à ſa perte; & le commerce univerſel ſe concentroit viſiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des diſgraces de ſes négocians, & réſolut de leur aſſurer par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur induſtrie. Charles II, malgré ſa nonchalance pour les affaires, malgré ſon goût effréné pour les plaiſirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ſes mains les richeſſes des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces diſpoſitions; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établiſſemens, les vaiſſeaux Hollandois, ſans déclaration de guerre.

L'hoſtilité ainſi commiſe, eſt une lâche perfidie. C'eſt l'action d'une horde de ſauvages & non d'un peuple civiliſé, d'un aſſaſſin de nuit & non d'un prince

guerrier. Celui qui aura quelque confiance dans ſes forces & quelque élévation dans l'ame, ne ſurprendra point ſon adverſaire endormi. S'il vous eſt permis d'abuſer de ma ſécurité, je puis auſſi abuſer de la vôtre. Vous me contraignez & je vous force d'être ſans ceſſe en armes; l'état de guerre eſt permanent, & la paix n'eſt qu'un mot vuide de ſens. Ou vous avez quelque juſte motif de m'attaquer, ou vous n'en avez aucun. Si vous n'en avez aucun, vous étes un brigand dangereux contre lequel tous devroient ſe réunir, & qu'ils ſont en droit d'exterminer. Si vous en avez un, notifiez-le. C'eſt le refus de réparer une injure ou de reſtituer une choſe uſurpée, qui vous autoriſera à vous jetter ſur mes poſſeſſions. Avant que d'être agreſſeur, convainquez-moi d'injuſtice. Ayez l'approbation de l'univers. Tout ce que je puis vous permettre, c'eſt de préparer ſecrétement votre vengeance, c'eſt de diſſimuler vos projets ſi l'on s'en alarme, & de ne laiſſer aucun intervalle entre le déni de juſtice & l'hoſtilité. Si vous étes le plus foible, ſuppliez & ſouffrez.

Parce qu'on eſt un uſurpateur, faut-il que vous ſoyez un traître ? Mépriſez la maxime commune ; & ne ſuppléez, ni à la force qui vous manque, ni au courage qui vous compromettroit, par la fourberie. Ayez ſans ceſſe préſent le jugement de votre ſiecle & celui de la poſtérité.

Au mois d'août 1664, une eſcadre Angloiſe mouilla ſur les côtes de la Nouvelle-Belge, dont la capitale ſe rendit à la premiere ſommation. Le reſte de la colonie ne fit pas plus de réſiſtance. Cette conquête fut aſſurée au vainqueur, par la paix de Breda. Mais il en fut dépouillé par la république en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puiſſances maritimes, qui pour leurs intérêts n'auroient jamais dû l'être. Un ſecond traité rendit encore l'année ſuivante les Anglois maîtres d'une province, qui depuis reſta attachée à leur domination, mais ſous la propriété du frere du roi qui lui donna ſon nom.

*XIII. La colonie eſt abandonnée au duc d'York. Principes ſur leſquels il fonde ſon adminiſtration.*

La Nouvelle-York fut adminiſtrée

par les lieutenans du prince avec assez d'adresse pour écarter de leur personne l'indignation des colons. La haîne publique s'arrêtoit sur leur maître, qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs. Cet esclavage politique déplaisoit également, & aux Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & aux Anglois qui étoient venus les joindre. Accoutumés à la liberté, les peuples se montroient impatiens du joug. On paroissoit généralement disposé à un soulevement ou à une émigration. La fermentation ne s'arrêta que lorsqu'en 1683 la colonie fut invitée à choisir des représentans, pour régler dans des assemblées ce qui conviendroit à ses intérêts.

Le colonel Dongan, chargé de cet arrangement, étoit un homme d'un esprit hardi, étendu. Il ne se borna pas, comme ceux qui jusqu'alors avoient gouverné la province, à concéder des terres à quiconque se présentoit pour les défricher. Ses soins s'étendirent aux cinq nations, trop négligées par ses prédécesseurs. Les François travailloient sans relâche à diviser ces sauvages, dans

l'eſpérance de les aſſervir ; & ils avoient avancé ce grand ouvrage par le moyen des néophytes que faiſoient leurs miſſionnaires. Il convenoit à l'Angleterre de traverſer ce plan: mais le duc d'York, qui avoit d'autres intérêts que ceux de ſon pays, vouloit que ſon lieutenant en favoriſât l'exécution. Dongan, quoique catholique, s'écarta conſtamment de la direction qui lui étoit tracée ; & il traverſa de toutes ſes forces un ſyſtême qui lui paroiſſoit moins religieux que politique. Il nuiſit même de toutes les manieres à la nation rivale de la ſienne, & tous les mémoires du tems atteſtent qu'il en retarda beaucoup les progrès.

La conduite de cet habile chef étoit différente dans l'intérieur de la colonie. Par goût & par ordre il favoriſa l'établiſſement des familles de ſa communion & de la communion du prince. Un ſorte de myſtere accompagnoit cette protection. Mais auſſi-tôt que Jacques II fut monté ſur le trône, le collecteur des revenus publics, les principaux officiers, un grand nombre de citoyens ſe déclarerent partiſans de Rome.

Cet état occaſionna une grande fermentation dans les eſprits. On s'alarma pour la cauſe proteſtante. Les gens ſages craignoient une ſédition. Dongan réuſſit à contenir les mécontens : mais la révolution lui fit quitter librement ſa place. En bon Anglois il ſe ſoumit au nouveau gouvernement ; & par une fierté de caractere particuliere à ſa nation, il fit paſſer au roi détrôné tout ce qu'il avoit acquis de richeſſes dans une longue & glorieuſe adminiſtration.

Cet homme ſingulier avoit à peine quitté l'Amérique, que la Nouvelle-Angleterre chaſſa ſon gouverneur Edmont Androſſ, un des inſtrumens les plus actifs des vues arbitraires du roi Jacques. Quelques milices de la Nouvelle-York, ſéduites par cet exemple, voulurent faire le même traitement à Nicholſon, paſſagérement chargé du gouvernement. Il vint à bout de former un parti en ſa faveur, & la colonie fut en proie à deux factions armées juſqu'à l'arrivée du colonel Sloughter.

*XIV. Le roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénemens postérieurs à ce nouvel ordre de choses.*

Ce chef envoyé par le roi Guillaume, convoqua les membres de l'état le 9 avril 1691. Cette assemblée annulla tout ce qui avoit été statué jusqu'alors de contraire à la constitution Britannique. Elle arrêta des loix qui n'ont pas cessé de servir de règle. Depuis cette époque, le pouvoir exécutif appartint au gouverneur nommé par la couronne. Elle lui donna douze conseillers, sans le consentement desquels il ne pouvoit signer aucun acte. Trente députés choisis par les habitans représentoient les communes. Tous les pouvoirs étoient concentrés dans l'assemblée composée de ces différens membres. Au commencement sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle s'étendit depuis à sept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle suivoit les révolutions.

Il étoit tems qu'un ordre invariable s'établît dans la colonie. Elle avoit à soutenir contre les François du Canada une guerre vive & opiniâtre, que

le détrônement de Jacques II avoit allumée. Ces hoſtilités, terminées à Riſwick, recommencerent pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Les provinces voiſines de la Nouvelle-York prirent quelque part à ces diviſions: mais ce fut elle qui reçut ou porta les plus grands coups, qui ſoudoya les troupes, qui fut entraînée dans des dépenſes plus conſidérables.

Malheureuſement les contributions des citoyens ordonnées par l'aſſemblée générale, étoient verſées dans une caiſſe dont la diſpoſition abſolue appartenoit au gouverneur. Il arrivoit ſouvent que des chefs avides ou diſſipateurs détournoient pour leur uſage les fonds deſtinés au ſervice public. C'étoit une ſource perpétuelle de diſſenſion. La reine Anne régla en 1705, que la même autorité qui auroit déterminé les impoſitions en preſcriroit l'uſage, & pourroit ſe faire rendre compte de l'emploi qui en auroit été fait.

Les malverſations furent arrêtées par cet arrangement; & cependant les tributs que payoit la province ne ſuffiſoient pas aux dépenſes qu'exigeoit la

continuation de la guerre. L'embarras où l'on ſe trouvoit fit imaginer pour la premiere fois en 1709, de créer des billets de crédit, qui furent beaucoup plus multipliés dans la ſuite que ne l'exigeoient les beſoins, que ne le permettoient les intérèts de la colonie.

Chargé en 1720 de la conduire, Burnet, fils du fameux évêque de ce nom, qui avoit ſi fort contribué à placer le prince d'Orange ſur le trône, Burnet ne réuſſit pas à faire ceſſer ce déſordre: mais il forma un autre plan pour la proſpérité de ſon gouvernement. Les François du Canada avoient beſoin pour leurs échanges avec les ſauvages, de pluſieurs marchandiſes que leur métropole ne leur fourniſſoit pas. Ils les tiroient de la Nouvelle-York. L'aſſemblée générale de cette province proſcrivit par les conſeils de ſon chef cette communication. Mais comme ce n'étoit pas aſſez d'avoir mis de l'embarras dans les opérations d'un rival actif, on réſolut de ſe mettre à ſa place.

Une grande partie des fourrures qui étoient portées à Montréal paſſoient ſur

les rives occidentales du lac Ontario. Burnet obtint en 1722 des Iroquois la permiſſion d'y bâtir le fort d'Oſwego, où ces ſauvages richeſſes pouvoient être aiſément interceptées. Dès que cet établiſſement fut formé, les marchands d'Albani envoyerent leurs marchandiſes à Chenectady, ou elles étoient embarquées ſur la Mohawts, qui les conduiſoit à Oſwego. La navigation de cette riviere eſt très-difficile; & cependant les Anglois eurent des ſuccès qui ſurpaſſerent leurs eſpérances. Ces échanges devoient même augmenter, s'ils n'avoient été traverſés de toutes les manieres.

Les François conſtruiſirent en 1726 à Niagara un fort où s'arrêtoient les fourrures, qui ſans cet établiſſement, auroient été portées à Oſwego. Les marchandiſes Angloiſes qu'ils ne pouvoient plus recevoir ouvertement, leur furent livrées en fraude juſqu'à l'année 1729, époque remarquable où des intérêts particuliers firent révoquer la loi qui interdiſoit ce commerce. Enfin l'Angleterre chargea les pelleteries de plus forts droits qu'elles n'en payoient en France.

Pendant que ces entraves multipliées diminuoient les liaiſons qu'on avoit eſpéré d'entretenir avec les ſauvages, les cultures étoient pouſſées avec beaucoup de vivacité & de ſuccès dans toute l'étendue de la province. Elles avoient, il eſt vrai, langui quelque tems dans les comtés où Jacques II avoit accordé des terreins immenſes à quelques hommes trop favoriſés: mais à la fin ces comtés s'étoient peuplés comme les autres. Malheureuſement la plupart des habitans n'occupoient, comme en Ecoſſe, que des terres amovibles à la volonté du ſeigneur; & plus malheureuſement encore cette dépendance donnoit aux grands propriétaires une influence dangereuſe dans les réſolutions publiques.

Ce vice dans le gouvernement ſe fit ſinguliérement ſentir dans les deux guerres deſtructives, qu'on eut à ſoutenir en 1744 & en 1756 contre les François. La colonie éprouva, durant ces cruelles animoſités, des maux dont elle auroit au moins évité une partie, ſi les efforts pour repouſſer ces hommes entreprenans & leurs féroces alliés, euſſent été concertés à tems & mieux

combinés. Il falloit que le Canada devînt à la paix de 1763 une poſſeſſion Britannique, pour que la Nouvelle-York ſe livrât ſans intervalle, ſans embarras & ſans inquiétude, à l'extenſion de ſon commerce avec les ſauvages, au défrichement de ſes plantations.

*XV. Sol, population, commerce de la colonie.*

Cette province, dont les limites n'ont été réglées qu'apres les diſcuſſions les plus longues, les plus vives, les plus opiniâtres avec la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Jerſey & la Penſylvanie, forme aujourd'hui dix comtés. Elle n'a que peu d'étendue au bord de la mer; mais en profondeur ſon territoire s'étend juſqu'au lac George ou du Saint-Sacrement, & juſqu'au lac Ontario. Des montagnes ſituées entre ces deux lacs, ſort la riviere d'Hudſon, qui ne reçoit que de foibles canots durant ſoixante-cinq milles; encore cette navigation eſt-elle interrompue par deux caſcades, qui obligent à deux portages d'environ deux cents toiſes chacun. Mais d'Albani à l'Océan, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de cent cinquante milles, on voit vo-

guer ſur ce magnifique canal, avec la marée, jour & nuit, durant toutes les ſaiſons, ſans crainte d'aucun accident, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la colonie.

La partie de ce grand établiſſement que les navigateurs trouvent d'abord, c'eſt l'isle Longue, ſéparée du continent par un canal étroit. Elle a cent vingt milles de long ſur douze de large, diviſés en trois comtés. Les ſauvages qui occupoient ce grand eſpace, s'éloignerent ou périrent ſucceſſivement. Leurs oppreſſeurs dûrent leur premiere aiſance à la pêche de la baleine & du loup-marin. A meſure que ces races qui cherchent les côtes déſertes diſparurent, on s'occupa de la multiplication des troupeaux, ſur-tout des chevaux. Quelques cultures ſe ſont depuis établies ſur ce ſol trop ſablonneux.

Le terrein eſt plus inégal dans le continent: mais il devient plus uni & plus productif à meſure qu'on approche des lacs & du Canada. Si jamais les marais qui couvrent encore cette extrémité

de la colonie ſont deſſéchés, ſi les rivieres qui l'arroſent ſont un jour reſſerrées dans leur lit, cette contrée ſera la plus fertile de la colonie.

Suivant les derniers calculs, la province compte deux cents cinquante mille habitans de diverſes nations, de ſectes diverſes. Les riches pelleteries qu'ils tirent des ſauvages, & celles de leurs productions qu'ils ne conſomment pas, ſont conduites au marché général. C'eſt une ville importante aujourd'hui déſignée, comme la colonie entiere, ſous le titre de Nouvelle-York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois dans l'isle de Manahatan, longue de quatorze milles, & d'un mille dans ſa plus grande largeur.

Le commerce y a raſſemblé, ſous un climat très-ſain, dix-huit ou vingt mille habitans, dans un eſpace partie bas & partie élevé. Les rues ſont fort irrégulieres, mais très-propres. Les maiſons bâties de brique & couvertes de tuile, offrent plus de commodités que d'élégance. Les vivres ſont abondans, d'excellente qualité & à bon marché. L'aiſance eſt univerſelle. La derniere

claſſe du peuple a une reſſource aſſurée dans les huîtres, dont la pêche ſeule occupe deux cents bâteaux.

La ville placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudſon, n'a proprement ni port ni baſſin, mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade ouverte dans toutes les ſaiſons, acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, à l'abri de tous les orages, doit lui ſuffire. De-là ſortent les nombreux navires, qu'on expédie pour différens parages. Les denrées ou marchandiſes qui furent expédiées en 1769, monterent à 4, 352, 446 livres 17 ſous 9 den. Depuis cette époque, les productions de la colonie ont augmenté ſenſiblement; & elles doivent encore beaucoup croître, puiſque la moitié des terres n'eſt pas en valeur, & que celles qu'on a défrichées ne ſont pas auſſi bien cultivées qu'elles le ſeront, lorſque la population ſera devenue plus conſidérable.

*XVI. Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-York.*

Les Hollandois, premiers fondateurs de la colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie, qui diſtingue

par-tout leur nation. Comme ils formèrent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs mœurs fit l'eſprit général des peuples que la conquête leur aſſocia. Les Allemands, pouſſés en Amérique par la perſécution réligieuſe qui les chaſſoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, ſe trouvèrent diſpoſés par la nature à ce ton modeſte; & les Anglois, les François, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, ſe conformèrent par ſageſſe ou par émulation, à cette manière de vivre, moins coûteuſe & plus aiſée que les modes & les airs du faſte. Il arriva de-là que les colons ne contractèrent pas de dettes envers la métropole, qu'ils conſervèrent une liberté entière dans leurs ventes & dans leurs achats, & qu'ils donnèrent toujours à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuſe.

Tel fut juſqu'en 1763 l'état de la colonie. A cette époque, New-York devint le ſéjour du général, des principaux officiers & d'une partie des troupes que la Grande-Bretagne crut de-

voir entretenir dans l'Amérique Septentrionale, pour la contenir ou pour la défendre. Cette multitude de célibataires déſœuvrés, ſans ceſſe occupés à tromper leur oiſiveté & à lutter contre l'ennui, ſe répandirent parmi les citoyens auxquels ils inſpirèrent le goût de la table & la fureur du jeu. Aſſis à coté des femmes, ils les entraînèrent par leurs diſcours & par leurs manières dans ces frivolités, dans ces galanteries, dans ces amuſemens qui ont tant d'attraits pour elles. Bientôt la vie des deux ſexes fut la même. On ſe leva avec les mêmes projets; on ſe coucha ſur les mêmes ſottiſes. Ce mauvais eſprit ſe communiqua de proche en proche. Il dure encore, à moins que les ſcènes terribles, qui ont depuis enſanglanté ces contrées, n'aient fait dans les mœurs une révolution heureuſe.

*Révolutions arrivées dans la Nouvelle-Jerſey.*

Au voiſinage de la Nouvelle-York eſt la Nouvelle-Jerſey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle Suède. Elle fut ainſi déſignée par des aventuriers de cette nation, qui abordèrent à ces plages ſauvages vers l'an 1638. Ils y for-

merent trois petits établiſſemens, Chriſtiana, Elzimbourg & Gottembourg. Cette colonie n'étoit rien, lorſqu'elle fut attaquée & conquiſe, en 1655, par les Hollandois. Ceux des habitans, qui tenoient plus à leur première patrie qu'à leurs plantations, repaſſèrent en Europe. Les autres ſe ſoumirent aux loix de leur vainqueur, & leur territoire fut incorporé au ſien. Lorſque le duc d'York reçut l'inveſtiture de la province à laquelle il donna ſon nom, il en détacha ce qui y avoit été ajouté, & le partagea à deux de ſes favoris, ſous le titre de Nouvelle-Jerſey.

Carteret & Berkeley, qui poſſédoient, le premier la partie de l'eſt, & le ſecond la partie de l'oueſt, n'avoient ſollicité ce vaſte territoire que pour le vendre. Des hommes à ſpéculations leur en achetèrent a vil prix de grandes portions, dont ils ſe défirent en détail. Au milieu de toutes ces ſubdiviſions, la colonie reſta partagée en deux provinces, ſéparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur adminiſtration, les dégoûtèrent de cette eſpèce de ſou-

veraineté, qui ne convient guère à des ſujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en font qu'une, qui comme la plupart des colonies Angloiſes, eſt dirigée par un gouverneur, un conſeil, & les députés des communes.

Avant la dernière révolution, on ne voyoit dans un pays ſi vaſte que ſeize mille habitans. C'étoit les deſcendans des Suédois & des Hollandois, ſes premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de Presbytériens Ecoſſois, s'étoient joints aux colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès & cauſoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté ſembloit devoir être pour cette colonie l'époque de la proſpérité : mais la plupart des Européens qui cherchoient un aſyle ou la fortune dans le Nouveau-Monde, préféroient la Penſilvanie ou la Caroline, qui avoient plus de célébrité. A la fin cependant, la Nouvelle-Jerſey s'eſt peuplée. On y compte cent trente mille habitans.

*Ce qu'eſt actuellement la Nouvelle-Jerſey, & ce qu'elle peut devenir.*

La colonie eſt couverte de troupeaux & abondante en grains. Le chanvre y a fait plus de progrès que dans aucune des contrées voiſines. On y a ouvert avec ſuccès une mine d'excellent cuivre. Ses côtes ſont acceſſibles, & le port d'Amboi, ſa capitale, eſt aſſez bon. Aucun des moyens de proſpérité, propres à cette partie du globe, ne lui manque. Cependant, elle eſt toujours reſtée dans une obſcurité profonde. Son nom eſt preſque ignoré dans l'ancien monde, & n'eſt guère plus connu dans le nouveau. En ſeroit-elle plus malheureuſe? Je ne le crois pas.

Qu'on parcoure l'hiſtoire des nations anciennes & modernes, & l'on n'en verra preſque aucune, dont la ſplendeur ne ſe ſoit accrue aux dépens de ſa félicité. Des peuples dont il ne ſeroit fait aucune mention dans les triſtes annales du monde, n'auroient été ni agreſſeurs ni attaqués. Ils n'auroient pas troublé la paix des autres. Des ennemis éloignés ou voiſins, n'auroient pas troublé la leur. Ils n'auroient point eu

de héros qui fuſſent rentrés dans leur patrie chargés de dépouilles de l'ennemi. Ils n'auroient point eu d'hiſtorien qui racontât ou leurs miſeres ou leurs crimes. On n'y auroit point frémi d'âge en âge, à l'aſpect de ces monumens qui retracent par-tout l'effuſion du ſang, les fers portés au loin ou briſés chez ſoi. Des factions politiques ne les auroient point déchirés. Des opinions abſurdes ne les auroient point enivrés. L'oppreſſion de la tyrannie n'y auroit point fait couler des larmes, ni ſuſcité des révoltes. On ne s'y ſeroit point délivré d'un deſpote par le poignard; on n'y eût point exterminé ſes ſatellites : car tels ſont les événemens qui de tous tems ont donné de la célébrité aux nations. Au milieu d'une longue & profonde tranquillité, on y auroit cultivé les campagnes, chanté quelques hymnes traditionels à Dieu, & répété pendant des ſiecles les mêmes chanſons à l'amour. Pourquoi faut-il que la peinture ſéduiſante de ce bonheur ſoit chimérique ? Il n'a point exiſté. Il exiſteroit, qu'au milieu de nations turbulentes & ambitieuſes il ſeroit im-

poſſible qu'il durât. Quelles que puiſſent être les cauſes de l'obſcurité de la Nouvelle-Jerſey, nous lui devons donc nos conſeils ſur ſon état actuel & ſur ſon état à venir.

Sa pauvreté ne lui permettant pas dans les commencemens d'avoir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle étoit réduite à vendre ſes denrées à Philadelphie, & plus ordinairement à New-York. Ces deux villes lui donnoient en échange quelques marchandiſes de la métropole, quelques denrées des isles. Leurs plus riches négocians lui firent même des avances, qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. Malgré l'accroiſſement de ſes cultures & de ſes productions, elle n'eſt pas encore ſortie de cette eſpece de ſervitude. Des états d'une vérité inconteſtable que nous avons ſous les yeux, démontrent qu'en 1769 la Nouvelle-Jerſey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe, & qu'elle n'envoya aux Indes Occidentales que vingt-quatre bateaux dont la charge ne valoit que 56, 965 liv. 19 ſous 9 den. Tout le reſte de ſes richeſſes territoria-

les fut livré aux colonies voiſines, qui en firent elles-mêmes le commerce.

Cette ſituation eſt ruineuſe & aviliſſante. La Nouvelle-Jerſey doit conſtruire elle-même des navires, dont la nature lui a donné tous les matériaux. Elle doit les lancer dans des mers diverſes, puiſque les hommes ne lui manquent plus. Elle doit porter ſes productions aux peuples, qui ne les ont encore reçues que par des agens intermédiaires. Elle doit tirer de la premiere main l'induſtrie étrangere, que des circuits inutiles lui ont fait payer juſqu'ici trop cher. Alors elle pourra former des projets vaſtes, ſe livrer à de grandes entrepriſes, s'élever au rang où ſes avantages ſemblent l'appeller, & approcher des provinces qui l'ont trop long-tems étouffée de leur ombre ou offuſquée par leur éclat.

Puiſſent les vues que je préſente & les exhortations que j'adreſſe à la Nouvelle-Jerſey, ſe réaliſer! Puiſſé-je vivre aſſez long-tems pour en être le témoin & m'en réjouir! Le bonheur de mes ſemblables, à quelque diſtance qu'ils exiſtâſſent de moi, ne m'a jamais

été indifférent : mais je me ſuis ſenti remué d'un vif intérêt, en faveur de ceux que la ſuperſtition ou la tyrannie ont chaſſé de leur pays natal. J'ai compati à leurs peines. Lorſqu'ils ſe ſont embarqués, j'ai élevé mes yeux vers le ciel. Ma voix s'eſt mêlée au bruit des vents & des flots, qui les portoient au-delà des mers ; & je me ſuis écrié à pluſieurs repriſes : qu'ils proſpérent ! qu'ils proſpérent ! qu'ils trouvent dans les régions déſertes & ſauvages qu'ils vont habiter, une félicité égale ou même ſupérieure à la nôtre ; & s'ils y fondent un empire, qu'ils ſongent à ſe garantir eux-mêmes & leur poſtérité, des fléaux dont ils ont ſenti les coups.

*XIX. Parallele d'un bon & d'un mauvais gouvernement.*

L'injuſtice ne fut jamais la baſe d'aucune ſociété. Un peuple créé par un pacte auſſi étrange, auroit été en même tems, & le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à plaindre, & par les ſentimens qu'il auroit inſpirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout

tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais ceſſé de haïr & de craindre. On ſe ſeroit réjoui de ſes malheurs; on ſe ſeroit affligé de ſa proſpérité. Un jour les nations ſe ſeroient réunies pour l'exterminer : mais le tems auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit ſuffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé ſa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'eſprit de leur inſtitution, tous ſe ſeroient empreſſés de s'élever ſur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. Ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus ſema ſur la terre, auſſi-tôt détruite que créée.

Combien différente ſeroit la deſtinée d'un empire fondé ſur la vertu! L'agriculture, les arts, les ſciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oiſiveté, l'ignorance & la miſère. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en ſeroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la ſociété ne pourroit ſouffrir ſans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du

bonheur de tous. L'impartiale équité préſideroit à l'obſervation des traités qu'elle dicteroit, à la ſtabilité des loix qu'elle auroit ſimplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnés aux charges publiques. Toutes les puiſſances voiſines, intéreſſées à la conſervation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour ſa défenſe. Mais au défaut de ſecours étrangers, elle pourroit elle-même oppoſer à l'agreſſeur injuſte la barriere impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne ſeroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux ſortes de gouvernement ſont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce ſublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante, de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant ſur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, préſenterent plus de traits de conformité avec le premier.

D'autres, plus ſages dans leurs conſtitutions, plus ſimples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur ſecret, s'il eſt permis de parler ainſi, paroiſſent reſſembler davantage au ſecond. Entre ces derniers, on peut compter la Penſilvanie.

*XX. Principes des anabaptiſtes.*

Le luthéraniſme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occaſionné dans les eſprits une fermentation extraordinaire, lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rébellion avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les

principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe : mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédeon, c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiſtes ſongerent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole mêlé d'intolérance & de douceur, l'égliſe anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles: mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles: un chrétien n'en a pas beſoin; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI; NON, NON.

Le baptême des enfans eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans ſon origine le ſyſtême religieux des anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les ſauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors même celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver de partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le joug dont elle les délivroit étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage, ils prirent de tous cotés les armes pour accréditer une doctrine qui de ſerfs les rendoit égaux aux ſeigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au magiſtrat, réunit contre eux toutes les autres ſectes, qui ne pouvoient ſubſiſter ſans ſubordination. Ils ſuccomberent ſous tant d'ennemis, après avoir fait une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été par-tout combattue & diſperſée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une égliſe autoriſée par la légiſlation civile. Ce fut

ce qui l'affoiblit, & de l'obſcurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naiſſance des Quakers.

*XXI. Origine & caractere des Quakers.*

Cette ſecte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre ſanglante qui traîna un roi ſur l'échafaud par la main de ſes ſujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obſcure. Son caractere, qui le portoit à la contemplation religieuſe, le dégoûta d'une profeſſion méchanique, & lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie, ſans autre amuſement que ſa bible. Avec le tems même il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des prophêtes & des apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays où les délires de la religion enthouſiaſmoient

toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples, qui par la bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les ames sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vétement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie imposent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres ni serviteurs. Ils condamnoient les titres fastueux, comme orgueil dans ceux qui les usurpoient, comme bassesse dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoissoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils

avoient raiſon : mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe ; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois ; & ils juſtifioient cette licence par l'uſage de ceux même qui s'en offenſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur Dieu.

L'auſtérité de leur morale ennobliſſoit la ſingularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime : ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité : ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes

n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'être ſaint, pour de miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile, ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléſiaſtique. Les temples n'étoient à leurs yeux que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oiſiveté nuiſible; la cene & le baptême, que des initiations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Eſprit-Saint une illumination, un caractere bien ſupérieur au ſacerdoce. Quands ils étoient réunis, le premier qui ſe ſentoit éclairé du ciel ſe levoit, & révéloit ſes inſpirations. Les femmes même étoient ſouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois pluſieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems: mais plus ſou-

vent régnoit un profond ſilence dans toute l'aſſemblée.

L'enthouſiaſme qui naiſſoit également & de ces méditations & de ces diſcours, irrita dans ces ſectaires la ſenſibilité du genre nerveux, au point de leur occaſionner des convulſions. C'eſt pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui ſignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit aſſez de ridiculiſer leur manie, pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieuſe par la perſécution. Tandis que toutes les autres ſectes nouvelles étoient encouragées, on pourſuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute eſpece. L'hopital des foux, la priſon, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raiſonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les ſouffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive, Cromwel leur donna de marques publiques de ſon

eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération. Mais on éluda ou l'on rejetta ſes invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

*XXII. Fondation de la Penſilvanie par Penn. Baſe de ſa législation.*

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guere permis qu'on le rembourſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique.

C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloiſes, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine, qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en faire l'aſyle des malheureux, & le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux deſſein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour ſon domaine, qui fut appellé dès-lors Penſilvanie. Tous les Quakers que le clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dîme & les autres taxes impoſées par l'avarice & l'impoſture eccléſiaſtiques, demandoient à le ſuivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut ſignalée par un acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit ſur ſon établiſſement la ceſſion du miniſtere Britannique, il réſolut d'acheter des naturels du pays le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. On ne fait point le prix qu'y mirent les

ſauvages : mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la ſanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne-foi mutuelle reſſerra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux ſauvages. Elle s'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiſlation, il fonda la ſienne ſur les deux

pivots de la ſplendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui ſemble fabuleux, je dirois qu'Aſtrée remontée au ciel depuis ſi long-tems, en eſt deſcendue, & que le regne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'eſt ici que l'écrivain & ſon lecteur vont reſpirer. C'eſt ici qu'ils ſe dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inſpire l'hiſtoire moderne, & ſurtout l'hiſtoire de l'établiſſement des Européens au Nouveau-Monde. Juſqu'ici ces barbares n'ont ſu qu'y dépeupler avant que de poſſéder, qu'y ravager avant de cultiver. Il eſt tems de voir les germes de la raiſon, du bonheur & de l'humanité, ſemés dans la ruine & la dévaſtation d'un hémiſphère, où fume encore le ſang de tous ſes peuples, policés ou ſauvages.

Le vertueux légiſlateur établit la tolérance pour fondement de la ſociété. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit

ſous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à ſa maniere, il n'admit point d'égliſe dominante en Penſilvanie, point de contribution forcée pour la conſtruction d'un temple, point de préſence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à ſon nom, voulut que la propriété de l'établiſſement qu'il avoir formé reſtât à perpétuité à ſa famille : mais il lui ôta une influence déciſive dans les réſolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la choſe que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit poſſible toute corruption, il falloit que les repréſentans duſſent leur élévation à des ſuffrages ſecretement accordés. Il ſuffiſoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut ſtatué que les deux tiers ſeroient néceſſaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouver-

nement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'eſt ainſi que penſoit le vrai philoſophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle, d'un ſol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore aſſurés à tous les citoyens, qui devenus majeurs, conſentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq ſols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſſedent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être ſûr du reſte, & la juſtice à la longue épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit conſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit dé-

fendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur miniſtere, d'exiger, d'accepter même aucun ſalaire pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'attention à prévenir les procès, naiſſoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la ſource, l'indigence & l'oiſiveté. On ſtatua que tout enfant au-deſſus de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. Ce réglement aſſuroit la ſubſiſtance au pauvre, & préparoit une reſſource au riche, contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deſtination, qui eſt le travail, ſoit des mains ou de l'eſprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit in-

ſpiré de légiſlation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les ſentimens, les mœurs corrigerent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & ſuppléerent à ce qu'elle laiſſoit d'imparfait. Auſſi la proſpérité de la Penſilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, ſans guerres, ſans conquêtes, ſans efforts, ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle pour l'univers entiers. Ses voiſins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs ; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliſer & renouveller les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux ſans maîtres & ſans prêtres. L'homme a beſoin de l'un & de l'autre, ſi l'on en croit l'impoſture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui ſans doute, les méchans rois ont beſoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel

l'exemple de la tyrannie ; ils ont beſoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juſte & libre ne demande qu'un Dieu qui ſoit ſon père, des égaux qui le chériſſent, & des loix qui le protegent.

*XXIII. Proſpérité de la Penſilvanie.*

La Penſilvanie eſt gardée à l'Eſt par l'océan ; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerſey ; au Sud, par la Virginie & le Maryland, à l'Oueſt, par des terres qu'occupent les ſauvages ; de tous cotés, par des amis, & dans ſon ſein, par la vertu de ſes habitans. Ses côtes fort reſſerrées, s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Penſilvanie propre eſt partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Cheſter, Lancaſtre, Yorck, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Weſtmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcaſtle, de Kent & de Suſſex, forment un autre gouvernement, mais conduit ſur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat très-ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & ſalubres y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y tempérent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré, mais quelquefois aſſez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution auſſi courte que ſubite, eſt l'ouvrage du vent du nord-oueſt, qui ſouffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere qui s'accroît par degrés juſqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule ſeroient violentes, ſans le vent du ſud-oueſt qui les rafrîchit. Ce ſecours eſt aſſez conſtant.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'eſt pas ſtérile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre griſâtre ſur un fond pierreux, & quelquefois auſſi une terre

graſſe, ſur-tout entre les ruiſſeaux qui la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpèce de grains, mais ſinguliérement de froment & de maïs, qu'une heureuſe expérience montra propres au climat. De tous cotés, on pouſſa les défrichemens avec une vigueur & un ſuccès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette ſurprenante proſpérité ? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira dans ſa retraite pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appellèrent Euphrate, par alluſion aux Hébreux, qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entournée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymmétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples ; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le ſommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croient inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabbat, ſi cher à tous les hommes, oiſifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent avec raiſon l'éternité des peines. La doctrine du péché originel eſt pour eux un blaſphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'adminiſtrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant ſi néceſſaire au ſalut, qu'ils s'imaginent que dans l'autre monde les ames des chrétiens

ſont occupées à convertir celles des hommes qui ne ſont pas morts ſous la loi de l'évangile. Ces pieux enthouſiaſtes veulent abſoudre Dieu des cruautés & des injuſtices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus déſintéreſſés que les Quakers, ils ne ſe permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles ni plaintes de leur part: tant ils ſont par religion, ce que les ſtoïciens étoient par philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vétement. En hiver une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſière, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vétues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre

d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété, mais encore un ſuperflu d'échanges proportionné à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne, aux dépens du tréſor public, qu'ils groſſiſſent de leurs travaux, tandis que leurs enfans ſont élevés dans la métropole. Sans cette liberté ſage & chrétienne, les Dumplers ne ſeroient que des moines, qui deviendroient avec le tems féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une ſaiſon de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit ſouhaiter d'être dévot juſqu'à vingt ans, comme on peut deſirer d'être belle femme juſqu'à vingt-cinq :

mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus ſingulier en même tems, dans la conduite de toutes les ſectes qui ont peuplé la Penſilvanie, c'eſt l'eſprit de concorde qui règne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuſes. Quoiqu'ils ne ſoient pas membres de la même égliſe, ces ſectaires s'aiment comme des enfans d'un ſeul & même père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penſer en hommes. C'eſt à cette précieuſe harmonie qu'on peut ſur-tout attribuer les accroiſſemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établiſſement comptoit trois cents cinquante mille habitans, ſuivant le calcul du congrès général. On ne diſſimulera pas que trente mille noirs faiſoient partie de cette nombreuſe population: mais la vérité veut qu'on diſe auſſi que dans cette province l'eſclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le ſera toujours dans des ſociétés moins bien ordonnées. Les mœurs ſont encore pures, auſtères même, en Penſilvanie. Cet

avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Penſilvains ſont en général bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutot mères qu'en Europe, elles continuent plus long-tems d'être fécondes. L'inconſtance des ſaiſons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température ſoit plus variable. Elle change par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les animaux, ni même ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Auſſi l'abondance eſt-elle conſtante, l'aiſance eſt-elle univerſelle. L'économie particulière aux Penſilvains, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vétus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aiſées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne,

du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance, n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus-loin; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280, 140 livres. La plupart même deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si à cette époque les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des ſauvages ont occaſionné des dépenſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit & comme les habi-

tans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui récompenſe toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur eſpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles ? ils s'évadent enſemble à cheval : le garçon monte en croupe derrière ſa maîtreſſe ; & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le magiſtrat. La fille déclare qu'elle a enlevé ſon amant, pour l'épouſer. On ne peut ni ſe refuſer à ce vœu ſi formel, ni la troubler enſuite dans la poſſeſſion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eſt exceſſive. Un chef de famille, dont les affaires ſe trouvent dérangées, a le droit

d'engager ſes enfans à ſes créanciers : punition bien capable, ce ſemble, d'attacher un père tendre au ſoin de ſa fortune. L'homme fait acquitte par un an de ſervice une dette de 112 liv. 10 ſols. L'enfant au-deſſous de douze ans eſt obligé de ſervir juſqu'à vingt & un ans pour la même ſomme. C'eſt une image des anciennes mœurs patriachales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent iſolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a ſa maiſon au centre d'une vaſte plantation, bien environnée de haies vives. Auſſi chaque paroiſſe de campagne ſe trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une ſi grande diſtance des égliſes, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne préſente les enfans au baptême, que pluſieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiſſance. Sans dogmatiſer, ſans diſputer ſur le culte, dans un pays où chaque ſecte a le ſien, on honore l'Etre ſuprême par des vertus, plus que par des

prières. L'innocence & l'*inſcience* gardent les mœurs, plus ſûrement que des préceptes & des controverſes.

La religion ſemble réſerver toute ſa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit ſur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans ſon ſein. Auſſi-tôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue au loin. Chaque famille au-moins envoie un de ſes membres, pour honorer le convoi funebre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, on porte le cadavre dans le cimetiere de ſa ſecte, ou ſi le cimetiere eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortege eſt compoſé de quatre ou cinq cents perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſinguliere, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere

de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagere, ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque en général que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés aux ſoins de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs; ce ſont les parens, une épouſe, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les reſſorts y ſont plus actifs. C'eſt la raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes; pourquoi les

Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur iſle.

Mais où la Penſilvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation ? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol, avec les cotons qu'elle tire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines de ſes brebis, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux iſles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes & Danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la biere, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent

un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Juſqu'ici cependant, le réſultat de tant d'opérations a été au déſavantage de la province, ſans qu'on puiſſe ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque maniere qu'on s'y prenne, c'eſt une néceſſité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit reſter endetté tout le tems que le progrès de ſes défrichemens exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouiſſent de quelques branches de commerce preſque excluſives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir aſſez rapidement des richeſſes. La Penſilvanie, qui fonde ſa fortune ſur la culture & ſur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la proſpérité; mais

cette proſpérité aura des fondemens plus ſûrs & plus durables.

Si quelque choſe peut retarder les progrès de la colonie, c'eſt la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 ſols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 ſols 6 deniers. Il arrive delà que la province manque de cet enſemble, qui eſt néceſſaire en toutes choſes, & que ſes habitans épars ſont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations ſont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chaſſeur va ſe fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voiſins l'aident à couper des arbres, & à les entaſſer les uns ſur les autres : c'eſt une maiſon. Aux environs, il cultive ſans ſecours un jardin & un champ, ſuffiſans pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa famille.

Quelques années après les premiers

travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chaſſeur de ſes peines; ils achetent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtiſſent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la perſécution ont pouſſés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la derniere main à ces établiſſemens encore imparfaits. Les premiers & les ſeconds planteurs vont porter ailleurs leur induſtrie, avec des moyens de culture plus conſidérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Penſilvanie s'éleverent à 13, 164, 439 l. 5 ſols 3 d.; & elles ont depuis beaucoup plus conſidérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

*XXIV. Etat actuel de Philadelphie.*

C'eſt Philadelphie ou *la ville des Frères*, qui eſt le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre eſt ſituée à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la

deſtinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un ſi grand eſpace. Juſqu'ici, l'on n'a bâti que ſur les bords de la Delaware : mais ſans renoncer aux idées du légiſlateur, mais ſans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions ſont ſages. Philadelphie doit devenir la cité la plus conſidérable de l'Amérique, parce qu'il eſt impoſſible que la colonie ne faſſe pas de très-grands progrès, & que ſes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de ſa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante juſqu'à cent pieds de largeur. Des deux cotés regnent des trotoirs, défendus par des poteaux, placés de diſtance en diſtance.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont conſtruites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes

couleurs, qui ſe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez conſidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne ſauroient être communs dans les maiſons, ſans avoir été prodigués dans les temples. Chaque ſecte a le ſien, & quelques-unes en ont pluſieurs. Cependant on voit un aſſez grand nombre de citoyens, qui ne connoiſſent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice auſſi reſpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eſt l'hôtel-de-ville. Il eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe. C'eſt-là que les repréſentans de la colonie s'aſſemblent tous les ans, & pluſieurs fois l'année, s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. On y a placé ſous les mains de ces hommes de confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer ſur le gouverne-

ment, sur le commerce & sur l'administration.

A coté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliotheque, formée en 1732 par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument, en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus estimés, & les meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Lo-

gan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuſe.

Le college, qui doit préparer l'eſprit à toutes les ſciences, dut, en 1749, ſon origine aux travaux du docteur Franklin, dont le nom ſe trouve toujours mêlé aux choſes grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers tems, cette école n'initia la jeuneſſe qu'aux belles-lettres; mais on y a depuis enſeigné la médecine, la chymie, la botanique & la phyſique expérimentale. Les maîtres & les connoiſſances s'y multiplieront, à meſure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie ſera ſeule à jamais exclue d'une académie conſacrée à l'inſtruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce ſera l'unique contrée de l'univers où l'on ne ſe battra pas pour des mots, où l'on ne ſe haïra point pour des objets incompréhenſibles. Si le deſpotiſme, la ſuperſtition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philo-

ſophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'eſprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville eſt acceſſible à tous les beſoins de l'humanité, à toutes les reſſources de l'induſtrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une ſuite de magaſins commodes, & de formes ingénieuſement pratiquées pour la conſtruction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent ſans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandiſes qui ſont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne ſauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention, & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupa-

tion de la plupart d'entre eux eſt de vendre les productions de la province entiere, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la ſixieme partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Penſilvanie, eſt entierement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires, pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Peut-être ſeroit-on tenté d'accuſer leur législation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſûreté politique, qui défend un état contre les entrepriſes d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a prévenu les invaſions au-dehors. Prétendre que la colonie n'au-

roit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuger.

Mais, d'un autre coté, comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient d'ailleurs des ennemis, s'ils entroient dans la Penſilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poſtérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ſes excès; elle ſe conſume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ſes alimens. Mais la vertu, quand elle eſt dirigée par l'enthouſiaſme de l'humanité, par l'eſprit de fraternité, ſe ranime, comme l'arbre, ſous le tranchant du fer. Les méchans ont be-

ſoin de la multitude, pour exécuter leurs projets ſanguinaires. L'homme juſte, le Quaker, ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'aſſiſtance, ou lui donner du ſecours. Allez, peuples guerriers, peuples eſclaves & tyrans, allez en Penſilvanie : vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre diſcrétion, pas un ſoldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais ſi vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laiſſeront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magaſins déſerts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre, ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre-humain & l'exécration des ſiècles à venir ?

Puiſſé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le ſouhait de mon cœur pour un décret de la vérité ! Le ſeul ſoupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuſe & ſage contrée, ſubirois-tu donc un jour la funeſte deſtinée des

autres, & ſerois-tu ravagée, ſubjuguée comme elles ? Loin de moi un preſſentiment capable d'ébranler dans mon eſprit la plus conſolante des vérités ou des illuſions : c'eſt qu'il exiſte une providence qui veille à la conſervation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui ſemblent dépoſer contre elle !

C'eſt ſur cette perſpective, que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Du reſte, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems, ni que la méfiance, qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille, ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſède avec tant de crainte, ils vivent le jour préſent, ſans ſonger au lendemain. On penſe d'une autre manière dans le Maryland.

*XXV. Origine du Maryland. Nature de ſon gouvernement.*

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, comme ſes prédéceſſeurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'eſpérance d'être tolérés par ce prince, leur

avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme eut aliéné les eſprits contre ce roi foible, qui ne viſoit guère qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui eſt ſituée entre la rivière de Potowmak & la Penſilvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorſque la mort termina ſes jours.

Un fils digne de lui pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, tous ces motifs prévinrent les déſordres qui ne ſont

que

que trop ordinaires dans les états naiſſans. La nouvelle colonie vit les ſauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les conſeils d'un chef vigilant, ſe livrèrent de concert à des travaux utiles. Le ſpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiſſoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perſécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, déſabuſés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un aſyle à toutes les ſectes indiſtinctement. Toutes jouïrent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé ſur celui de la métropole.

Un eſprit ſi conforme aux vues de la ſociété, n'empêcha pas qu'après le renverſement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore de conceſſions dont il avoit fait le meilleur uſage. Deſtitué par Cromwel, il fut rétabli dans ſes droits par Charles II, mais pour ſe les

voir conteſter encore. Quoiqu'au deſſus de tout reproche de malverſation, quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains, quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer ſa charte ſous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en règle pour la juriſdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ſes dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ſes amis ni ſes ennemis, & le ſot orgueil de croire que l'autorité royale ſuffiſoit pour juſtifier tous les actes de violence, alloit ôter une ſeconde fois à Baltimore ce que les rois ſon père & ſon frère lui avoient donné, lorſqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il rempliſſoit ſi mal. Le ſucceſſeur de ce lâche deſpote termina d'une manière digne de ſon caractère politique, une conteſtation excitée avant ſon élévation. Il voulut que les Baltimore fuſſent privés de leur autorité, mais qu'ils continuaſſent à jouir de leurs revenus. Lorſque cette famille, plus indifférente ſur les préjugés de religion, rentra dans le ſein de l'égliſe

Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland ; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

*XXVI. Evénemens arrivés dans le Maryland.*

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut, heureusement pour lui, une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église Anglicane, expulse de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher ; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de tems, de patience,

de ſacrifices, pour détromper ces eſprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés !

Baltimore écoutant plutôt ſa raiſon que les inſtructions de ſon enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes euſſent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de ſon autorité. Ou le miniſtère Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatiſme. Son influence ſe réduiſit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fuſſent chaſſés, & qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient ſans force en Angleterre.

*XXVII. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.*

La province eſt très-arroſée. On y voit couler de nombreuſes ſources, & cinq rivières navigables la traverſent. L'air qui eſt beaucoup trop humide ſur les côtes, devient pur, léger & ſubtil à meſure que le terrein s'élève. Le printems & l'automne ſont de la plus heureuſe température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que

le pays a cependant de moins ſupportable, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtans.

C'eſt une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Auſſi tous ou preſque tous les terreins y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-tems en friche ou mal exploités : mais les travaux ſe ſont fort accrus depuis que, ſelon le dénombrement du congrès, la population s'eſt élevée à trois cents vingt mille habitans.

Beaucoup ſont catholiques, & beaucoup davantage ſont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne ſont pas exclues de la ſociété, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les beſoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la proſpérité de l'établiſſement a été d'u-

ne manière plus ſpéciale l'ouvrage des eſclaves, occupés à plus ou moins de diſtance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'eſt une plante âcre, cauſtique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle employe quelquefois encore, & qui priſe intérieurement en ſubſtance, eſt un véritable poiſon plus ou moins actif, ſelon la doſe. On la mâche ou on la fume en feuilles; & ſur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabaſco, dans le golfe du Mexique. Tranſportée dans les iſles voiſines, elle parvint bientôt dans nos climats, où ſon uſage devint un objet de diſpute entre les ſavans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige eſt droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & diſpoſées alternativement ſur la tige, ſont épaiſſes, mollaſſes, d'un verd pâle, larges,

ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie ſa couronne de bouquets de fleurs légérement purpurines. Leur calice tubulé à cinq dents renferme une corolle alongée en entonnoir, évaſée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le piſtil caché au fond de la fleur, & terminé par un ſeul ſtyle, devient en mûriſſant une capſule à deux loges, remplie de menues ſemences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde, & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient à ce végétal avide de ſuc.

On ſeme les graines de tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement, dans un tems humide, & on les porte, avec précaution, ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre, avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération,

& elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle, l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut, la débarraſſer des rejettons paraſites, lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de ſoins d'un ſeul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille liv. peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure. Elles courbent la tête : mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain, ils ſont dépoſés dans des ma-

gaſins conſtruits de telle manière que l'air puiſſe y entrer librement de tous les cotés. Ils y reſtent ſéparément ſuſpendus tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barils ou réduites en carrottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangères à ſa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur uſage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique eſt le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponnèſe, l'Egypte, y verſent tout leur ſuperflu. De ce port, il eſt envoyé en Italie où on le fume, après que la cauſticité qui lui eſt naturelle a été adoucie par le mélange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces ſont de très-bonne qualité : mais ſi forts qu'on ne peut les prendre ſans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie ſeroient aſſez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Pruſſe, la Poméranie, récoltent une aſſez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, eſt mince & n'a ni ſaveur ni conſiſtance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Ruſſie a fait ſemer dans ſes colonies de Sarratow, ſur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun ſuccès, ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat eſt très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit auſſi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produiſent Hamesfort & quatre ou cinq diſtricts voiſins, eſt d'une qualité ſupérieure. Sa feuille eſt grande, ſouple, onctueuſe, & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer ſon délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières claſſes ſur le territoire de la république.

Cependant l'eſpèce qui croît en Gueldre eſt la plus mauvaiſe de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de ſuccès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche en Normandie, à Verton en Picardie, & à Montauban, à Tonneins, à Clérac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté ſur quelques frontieres, dont on reſpecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté, profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur ſol repouſſa opiniâtrement. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alſace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés ſans inconvénient avec des tabacs ſupérieurs.

Dans l'origine, les iſles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches le remplacèrent ſucceſſivement dans toutes, excepté à Cuba qui eſt reſtée en poſſeſſion de fournir tout le tabac en poudre que conſomment les Eſpagnols des deux hémiſphères. Son parfum eſt exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque le tabac que ſes ſujets fument en

Europe. On l'emploie auſſi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en exiſte nulle part qui lui ſoit comparable pour cet uſage.

Le Bréſil adopta de bonne-heure cette production, & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur conſtante dont ſon tabac a joui ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il eſt aſſez recherché par les gens qui fument. A raiſon de ſon âcreté, il ſeroit imprenable en poudre ſans les préparations qu'on lui donne. Elles ſe réduiſent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainſi humectées, ſont formées en rouleaux & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraicheur néceſſaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans le nord de l'Amérique; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut mettre au ſecond rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Cheſter & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de

la Virginie, & ſont conſommés en France. Les crus de Patapſico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives ſeptentrionales du Potowmak, les tabacs ſont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie baſſe.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'état, n'eſt rien; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'eſt guere plus conſidérable. C'eſt à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-ſept pieds d'eau, que ſe traitent preſque toutes les affaires. Ces trois villes, les ſeules qui ſoient dans la colonie, ſont ſituées ſur la baie de Chéſapeak, qui s'enfonce deux cents cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune eſt de douze milles. Deux caps forment ſon entrée. Au milieu eſt un banc de ſable. Le canal voiſin du cap Charles n'ouvre un paſſage qu'à de très-légers bâtimens; mais celui qui longe le cap Henri admet dans tous les tems les plus grands vaiſſeaux.

*XXVIII. Ce que le Maryland peut devenir.*

Entre les Apalaches & la mer, peu de

terres ſont auſſi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles ſont trop généralement légères, ſablonneuſes & peu profondes, pour récompenſer les travaux & les avances du cultivateur, le même eſpace de tems que dans nos climats. La fécondité, par-tout inſéparable des défrichemens, eſt rapidement ſuivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le ſol eſt encore plutôt uſé par le tabac. Lorſqu'on en a demandé ſans interruption à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de ſa force. Pour cette raiſon, on créa, en 1733, des inſpecteurs autoriſés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette inſtitution fut ſage: mais elle ſemble annoncer qu'il faudra renoncer un jour à la plus importante production de la province, ou qu'inſenſiblement elle ſe réduira à peu de choſe.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui ſont très-abondantes dans la colonie. C'eſt un moyen de proſpérité que juſqu'ici on n'a pas pouſſé au-delà de dix-ſept ou dix-huit four-

neaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux beſoins communiqueront plus de force aux bras, aux eſprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront auſſi, ſans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune eſpece. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui ſervoit aux uſages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raiſons qui le faiſoit gémir ſous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de ſoie & de laine, des toiles de coton, toutes les eſpeces de quincailleries, juſqu'à des armes à feu. Ces branches d'induſtrie, maintenant réunies dans un même atelier, avec de grands frais & une intelligence rare, ſe diſperſeront plus ou moins rapidement dans la province, & paſſant le Potowmak, iront ſe naturaliſer auſſi dans la Virginie.

*XXIX. Par qui & comment a été établie la Virginie.*

Cette autre colonie, avec le même ſol, avec le même climat que le Maryland, a ſur lui quelques avantages. Son étendue eſt beaucoup plus conſidérable.

Ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractere plus élevé, plus ferme, plus entreprenant: ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils ſont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux ſiecles, tout le pays que l'Angleterre ſe propoſoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne déſigne plus que l'eſpace borné d'un coté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à cette plage ſauvage. James-Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux haſard leur offrit au voiſinage un ruiſſeau d'eau douce, qui ſortant d'un petit banc de ſable en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiecle qui ne ſoupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette pouſſiere mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons fut d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complete, que deux navires étant venus porter des ſe-

cours, on les renvoya chargés de ces richeſſes imaginaires. A peine y reſtoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un ſi fol orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que ſoixante à ce fléau terrible. Ce reſte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpece.

L'hiſtoire peint ce lord comme un génie élevé au-deſſus des préjugés de ſon tems. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu ; que l'eſtime de la poſtérité, ſeconde récompenſe de la généroſité, qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il

retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant; il les conſola dans leurs peines; il leur en fit eſpérer la fin prochaine : & joignant à la tendreſſe d'un père toute la fermeté d'un magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté obligea Delaware de retourner dans ſa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inſéparable des privileges excluſifs. La compagnie qui les exerçoit fut proſcrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entiere dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 ſ. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Juſqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable proprié-

té. Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées, & des vagabonds devenus citoyens reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se multiplierent de tous les cotés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la constitution Angloise, augmenterent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allerent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écrasé le monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut du moins

parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia ſous Cromwel, & le premier qui rompit ſes chaînes. Cet homme courageux gémiſſoit dans l'oppreſſion, lorſque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de ſon ſucceſſeur laiſſoit vacante. Loin de céder à des inſtances ſi flatteuſes, il déclara qu'il ne ſerviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétabliſſement de la maiſon royale, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que d'une voix unanime on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

*XXX. Obſtacles qui s'oppoſent aux proſpérités de la Virginie.*

La colonie ne tira pas d'une démarche ſi généreuſe le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foibleſſe ou par corruption, à des courtiſans avides, des terreins immenſes qui abſorboient les poſſeſſions d'un grand nombre de citoyens obſcurs. L'acte de navigation, imaginé

par le protecteur & dont le but étoit d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions, fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la province. Pour comble de calamité, les sauvages l'attaquerent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indisposé le peuple indigene par la mauvaise foi qu'ils avoient mise dans leurs échanges avec lui. Ce germe de division pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu consentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en sollicitoit. Mais, quoiqu'ils n'eussent pas encore des femmes Européennes, ils repousserent ces liaisons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent en-

nemis irréconciliables. Leur haîne ſe manifeſta par des aſſaſſinats ſecrets, par des hoſtilités publiques, & en 1622, par une conſpiration qui coûta la vie à trois cents trente-quatre perſonnes, qui auroit même creuſé le tombeau de la colonie entiere, ſi les chefs n'euſſent été avertis du danger quelques heures avant l'inſtant arrêté pour le maſſacre général.

Depuis cette trahiſon, il ſe commit de part & d'autre des atrocités ſans nombre. Les trêves entre les deux nations étoient rares & mal obſervées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruſes & de violences pour dépouiller le ſauvage de ſes fourrures. Cette inſatiable avidité, qui attaquoit ſans diſtinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voiſinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main, vers la fin de 1675. Elles fondirent de concert ſur des établiſſemens imprudemment diſperſés, & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir ſe ſoutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſpoir. Berkley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni aſſez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni aſſez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards ſe tournerent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, inſinuant, d'une phyſionomie agréable. On le choiſit tumultuairement, irréguliérement, pour général. Quoique ſes ſuccès militaires euſſent juſtifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur, qui avec ce qui lui reſtoit de partiſans s'étoit retiré ſur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement ſi ſévere, & qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le proſcrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paiſiblement depuis ſix mois. La mort arrêta ſes projets. Les mécontens diviſés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne ſongerent qu'à demander grace. On ne ſouhaitoit que de l'accorder.

La rébellion n'eut aucune ſuite fâcheuſe, & la clémence aſſura la ſoumiſſion.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du ſoin de ſe rapprocher des Indiens. Toute liaiſon avoit ceſſé avec eux depuis quelque tems. L'aſſemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications : mais elle ordonna que les échanges ne pourroient ſe faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux ſauvages, & les choſes ne tarderent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & preſque l'unique production de la colonie. On penſa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'aviliſſement où il étoit tombé, que de repouſſer de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire paſſer en Europe. Si les légiſlateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée & les rendre les arbitres de ſon prix. En l'éloignant de leurs ports par

une

une avarice mal raisonnée, ils se donnerent dans tous les marchés des concurrens, qui leur démontrerent d'une maniere bien amere le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits qu'au printems de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un réglement qui condamneroit à un an de prison & à une amende de 11, 250 l. tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur; à trois mois de prison, & à une amende de 2250 liv. ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil ou quelqu'autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire? Ces défenses calom-

nient le gouvernement, s'il eſt bon, puiſqu'elles tendent à perſuader qu'il eſt mauvais. Mais comment réuſſir à les faire obſerver? Peut-on ignorer qu'il eſt dans la nature de l'homme de ſe porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de ſe plaindre, c'eſt une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de ſe révolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'eſpionage, par les délations, par les voies les plus ſûres de diviſer les citoyens, & de ſuſciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux, qui ne ſe tairont jamais lorſqu'ils ſeront perſuadés qu'il eſt de leur devoir de parler. N'en doutez pas: ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oſerez-vous les traîner dans une priſon? Si vous l'oſez, croyez-vous qu'ils tardent long-tems à trouver des vengeurs? Si vous ne l'oſez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer

avec franchiſe, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & ſéditieux; & c'eſt votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous dépoſitaires de leur autorité, votre adminiſtration eſt-elle bonne? livrez-là à toute la ſévérité de notre examen; elle n'y peut gagner que du reſpect & de la ſoumiſſion. Eſt-elle mauvaiſe? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puiſque vous étes d'abominables tyrans, ayez du moins aſſez d'audace pour l'avouer. Si vous étes juſtes, laiſſez dire & dormez en paix. Si vous étes oppreſſeurs, le repos & le ſommeil ne ſont pas faits pour vous; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du ſort de celui qui conſentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le ſubirez, à moins que vous ne ſoyez environnés que de vils eſclaves, tels qu'étoient ſans doute alors les habitans de la Virginie. Les repréſentans de cette province accorderent ſans balancer leur conſentement à une

loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs. D'autres malheurs ne tarderent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'assemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choses laissoit trop peu d'influence aux gouverneurs sur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchâssent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & sous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées jusqu'alors aux représentans de la province, iroient exclusivement à leur conseil.

Une innovation plus funeste encore fut ordonnée en 1692, par le chevalier Andross. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faisoit un chaos de la jurisprudence angloise, fût établi dans son gouvernement. Rien ne convenoit moins

aux planteurs de la Virginie que des ſtatuts ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires. Auſſi ces hommes peu éclairés ſe trouverent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude ralentit aſſez long-temps leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiecle. Rien n'en arrêta l'accroiſſement. Seulement les frontieres de la colonie éprouverent dans les derniers temps quelques dégâts de la part des ſauvages, irrités par des atrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes à Dunmore, gouverneur de la province.

" Je demande aujourd'hui à tout
„ homme blanc, ſi preſſé par la faim
„ il eſt jamais entré dans la cabane de
„ Logan, ſans qu'il lui ait donné
„ à manger; ſi venant nu ou tranſi
„ de froid, Logan ne lui a pas donné

„ de quoi ſe couvrir. Pendant le cours
„ de la derniere guerre, ſi longue &
„ ſi ſanglante, Logan eſt reſté tran-
„ quille ſur ſa natte, déſirant d'être
„ l'avocat de la paix. Oui, tel étoit
„ mon attachement pour les blancs,
„ que ceux même de ma nation, lorſ-
„ qu'ils paſſoient près de moi, me mon-
„ troient au doigt, & diſoient : *Logan*
„ *eſt ami des blancs.* J'avois même pen-
„ ſé à vivre parmi vous : mais c'étoit
„ avant l'injure que m'a faite un de
„ vous. Le printems dernier, le colo-
„ nel Creſſop, de ſang froid & ſans
„ être provoqué, a maſſacré tous les
„ parens de Logan, ſans épargner ni
„ ſa femme, ni ſes enfans. Il ne coule
„ plus aucune goutte de mon ſang
„ dans les veines d'aucune créature hu-
„ maine. C'eſt ce qui a excité ma ven-
„ geance. Je l'ai cherchée. J'ai tué
„ beaucoup des vôtres. Ma haîne eſt
„ aſſouvie. Je me réjouis de voir luire
„ les rayons de la paix ſur mon pays.
„ Mais n'allez point penſer que ma
„ joie ſoit la joie de la peur. Logan
„ n'a jamais ſenti la crainte. Il ne tour-
„ nera pas le dos pour ſauver ſa vie.

„ Que reſte-t-il pour pleurer Logan
„ quand il ne ſera plus? PERSONNE. „

Que cela eſt beau! comme cela eſt ſimple, énergique & touchant! Démoſthène, Cicéron, Boſſuet, ſont-ils plus éloquens que ce ſauvage? Quelle meilleure preuve de cette ſentence ſi connue, que c'eſt le cœur qui rend l'homme diſert?

*XXXI. A quel point la Virginie a pouſſé ſa population & ſon commerce. Quelles ſont ſes mœurs.*

La Virgine comme la plupart des autres colonies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'avoient ni famille, ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aiſance, & ils deſirerent d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnerent 2250 liv. pour chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de ſageſſe & de vertu. Cet uſage ne dura pas long-tems. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité, ſur la fertilité du pays, des familles entieres, même d'une condition honorable, ſe

transporterent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la premiere, & quelque tems la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passerent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révolterent; & la loi se permit en 1642, de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste : mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François, qui osâssent se fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le temps, les hommes se multiplierent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien conti-

nent, donna ſans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte ſix cents cinquante mille, ſi les calculs du congrès ne ſont pas exagérés. Dans ce dénombrement ſont compris les eſclaves. L'opinion commune les porte à cent cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduiſirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémiſphères du bled, du maïs, des légumes ſecs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des ſalaiſons, du bray, des bois, des mâtures, & ſurtout des tabacs généralement ſupérieurs à ceux du Maryland, ſans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence eſt accordée à ceux de la riviere d'York. On donne le ſecond rang à ceux de la riviere James. Ceux qui croiſſent ſur les bord du Rappahanok & au ſud du Potowmak ſont les moins eſtimés.

Depuis 1762 juſques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la

Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cents un mille cent dix quintaux de tabac, ce qui fit pour chacune des quatre années huit cents ſoixante-quinze mille deux cents quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cents quatre-vingt-neuf mille huit cents quintaux, ou ſept cents quarante-ſept mille quatre cents cinquante quintaux tous les ans, ce qui réduiſit ſa conſommation annuelle à cent vingt-ſept mille huit cents trente quintaux.

Depuis 1763 juſques & compris 1770, les deux colonies n'envoyerent à leur métropole que ſix millions cinq cents mille quintaux de tabac, ou huit cents douze mille cinq cents quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou ſix cents quarante-trois mille cinq cents quintaux par année, de ſorte que la nation en conſomma tous les ans cent ſoixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc année commune de ſoixante-deux mille ſept cents

quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cents cinquante quintaux ; & la conſommation angloiſe augmenta de quarante - un mille cent ſoixante-dix quintaux chaque année.

L'uſage du tabac n'a pas diminué en Europe. La paſſion pour cette ſuperfluité s'eſt même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fourniſſoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'eſt que la Hollande, c'eſt que l'Alſace, c'eſt que le Palatinat, c'eſt que principalement la Ruſſie, en ont pouſſé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769 la Virginie & le Maryland réunis vendirent de leurs denrées pour 16, 195, 577 liv. 4 ſ. 7 den., ſomme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établiſſemens. Le tabac fut la principale des productions, puiſqu'une colonie en exporta cinquante-ſept millions trois cents trente-ſept mille ſept cents quatre-vingt-quinze livres peſant, & l'autre vingt-cinq millions ſept cents quatre-vingt-

un mille ſept cents ſoixante-neuf livres.

En Virginie les vaiſſeaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres états commerçans du globe. Ils ſont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de diſtance de l'Océan ſur des rivieres navigables, depuis cent juſqu'à deux cents milles. Cet uſage fatigue les navigateurs, & ralentit leur marche. La Grande-Bretagne qui ne perd jamais de vue la conſervation de ſes hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, deſira, ordonna même qu'à l'embouchure des fleuves fuſſent bâties des villes où ſeroient envoyées les productions de la province. Les voies d'inſinuations, la contrainte des loix, tout fut preſqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades, qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit propoſé. Williamsbourg même, quoique le ſiege du gou-

verneur, des assemblées, des cours de justice & des études, quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional, quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préférent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux : il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie. Toujours ses habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins & à les recevoir avec ostentation. Toujours ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours ils se livrerent à cette mollesse, à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagemens de la province furent-ils habituellement très-considérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25, 000, 000 livres. Cette somme prodigieuse appar-

tenoit aux négocians de la Grande-Bretagne, pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit ſpécialement fondée ſur une loi injuſte, qui aſſuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour ſortir d'une ſituation en apparence ſi déſeſpérée. Elle en ſortira, lorſqu'elle mettra plus de ſimplicité dans ſes mœurs, plus de modération dans ſes dépenſes. Elle en ſortira, lorſque profitant des reſſources d'un ſol immenſe & aſſez fécond, elle variera, elle perfectionnera ſes cultures. Elle en ſortira, lorſqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'uſage le plus général. Elle en ſortira, lorſque ſes atteliers ne ſe borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais, pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en ſortira, lorſque ſes caiſſes publiques moins expoliées & mieux réglées permettront la diminution des impôts, beaucoup plus conſidérables dans

cette province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

*XXXII. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.*

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de tems après leurs premieres expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la mépriserent. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François : mais le fanatisme qui les poursuivoit ruina leurs espérances, par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du seizieme siecle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établissement naissant, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley, & messieurs Carteret, Berkley

& Colleton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le syſtême légiſlatif du nouvel état fut tracé par le fameux Locke. Un philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice, qui ont ſeules le droit de les gouverner, devoit ſapper juſqu'aux fondemens le fanatiſme qui les a diviſés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres juſqu'à la fin des ſiecles.

L'intolérance, toute affreuſe qu'elle nous paroît, eſt une conſéquence néceſſaire de l'eſprit ſuperſtitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits? Or quel crime plus grand que l'incrédulité, aux yeux de celui qui regarde la religion comme la baſe fondamentale de la morale? D'après ces principes, l'irréligieux eſt l'ennemi commun de toute ſociété; l'infracteur du ſeul lien qui unit les hommes entre eux; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la ſévérité des loix. C'eſt lui qui étouffe les remords. C'eſt lui qui rompt le frein des paſſions. C'eſt lui qui tient école de ſcélérateſſe. Quoi! nous conduiſons au

gibet un malheureux que l'indigence embuſque ſur un grand chemin, qui s'élance ſur le paſſant un piſtolet à la main, & qui demande un écu dont il a beſoin pour la ſubſiſtance de ſa femme & de ſes enfans expirant de miſère; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux? Nous traitons comme un lâche celui qui ſouffre qu'en ſa préſence on parle mal de ſon ami; & nous exigerons que l'homme religieux laiſſe l'incrédule blaſphêmer à ſon aiſe de ſon maître, de ſon père, de ſon créateur? Il faut ou dire que toute croyance eſt abſurde, ou gémir ſur l'intolérance comme ſur un mal néceſſaire. Saint Louis raiſonnoit très-conſéquemment, lorſqu'il diſoit à Joinville : *ſi tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce lui en le cœur; je te le permets.* Tant il eſt important que dans toutes les contrées, ainſi qu'on l'aſſure de la Chine, les ſouverains & les dépoſitaires de leur autorité ne ſoient attachés à aucun dogme, à aucune ſecte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penſer que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'oſant atta-

quer trop ouvertement les préjugés de ſon tems, également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant qu'il étoit poſſible, avec un principe dicté par la raiſon & l'humanité. Comme les habitans ſauvages de l'Amérique n'ont, diſoit-il, aucune idée de la révélation, ce ſeroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient ſans doute une liberté de conſcience que les prêtres & les princes leur refuſent en Europe: ce ſeroit donc manquer à la bonne-foi, que de les perſécuter après les avoir reçus. Les Juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejettés, pour un aveuglement que la douceur & la perſuaſion pouvoient faire ceſſer.

C'eſt ainſi que raiſonnoit le philoſophe Anglois, avec des eſprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de diſcuter. Par égard pour leur foibleſſe, il mit à la tolérance qu'il établiſſoit, cette reſtriction, que toute perſonne au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroit à la protection des

loix feroit inſcrire ſon nom dans le regiſtre de quelque communion. C'étoit une brèche à ſon ſyſtême. La liberté de conſcience ne ſouffre aucune ſorte de modification. C'eſt un compte que l'homme doit à Dieu ſeul. De quelque maniere qu'on y faſſe intervenir le magiſtrat, c'eſt une injuſtice. Un déiſte pouvoit-il ſe ſoumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favoriſée par Locke. Soit par complaiſance pour ceux qui l'employoient, eſpece de baſſeſſe dont on répugne à le ſoupçonner ; ſoit que plus métaphyſicien que politique, il n'eût ſuivi la philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & par Leibnitz : cet homme qui détruiſit, qui éloigna tant d'erreurs dans ſa théorie ſur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la légiſlation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, même lorſque le deſpotiſme aura briſé tous les reſſorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par

tant de qualités aimables & brillantes : Monteſquieu lui-même ne s'eſt pas apperçu qu'il faiſoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philoſophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-ſeulement les prérogatives de la couronne : mais encore toute la puiſſance légiſlative.

Le premier uſage que firent de leur autorité ces ſouverains, ce fut de créer trois ordres de nobleſſe. Ils appellerent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille ; & le titre de landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces conceſſions ne pouvoient jamais être aliénées en détail ; & leurs heureux poſſeſſeurs devoient ſeuls former la chambre des pairs. Les communes furent compoſées des repréſentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins conſidérables

que dans la métropole. L'assemblée fut nommée cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux sols six deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puissans obstacles s'opposerent trop long-tems aux progrès de ce grand établissement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les sectes indistinctement ; toutes y avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naissant à de grandes prospérités. Dans la suite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformistes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de prière. Ces actes de folie & de violence furent annullés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la justice, à la raison, à la politique. Du choc de ces rêveries sortirent des cabales & des tumultes qui détournerent les habitans des travaux utiles, pour les occuper de

mille fantômes qu'on ne mépriſera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux ſauvages furent preſque auſſi extravagantes, preſque auſſi deſtructives de tout bien. Sans intérêt & ſans motif, on attaqua, on maſſacra toutes les nations errantes ou fixées entre l'océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, ſe ſoumit ou ſe diſperſa.

Cependant une conſtitution mal ordonnée fut la cauſe principale d'une inertie preſque générale. Les ſeigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au deſpotiſme. Les colons, éclairés ſur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la ſervitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choſes, ou conſentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la miſère & dans l'anarchie, une vaſte contrée dont on s'étoit promis de ſi grands avantages. Le ſénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ſes premiers maîtres 540,000 livres de dédommagement.

Granville ſeul, par des conſidérations qui ne nous ſont pas connues, fut maintenu dans ſon huitième, ſitué ſur les confins de la Virginie: mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer auſſi ſon indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il ſe trouvoit déja établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut ſubſtitué à l'arrangement bizarre que, dans des tems d'une extrême corruption, des favoris inſatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put eſpérer des proſpérités. Dans la vue d'en ſimplifier l'adminiſtration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, ſous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

*XXXIII. Ce que les deux Carolines ont de commun.*

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cents mille ſur la côte, & environ deux cents milles dans l'intérieur des terres. C'eſt une plaine généralement ſablonneuſe que le débordement des rivieres, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuſe. Le ſol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, &

il s'élève toujours davantage juſqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irréguliérement jettés la nature, ſe nourriſſent d'une herbe forte & groſſière quelques moutons dont la chair & la toiſon ont extrêmement dégénéré, un aſſez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conſervé toute leur force, toute leur beauté, une multitude innombrable de porcs qui paroiſſent s'être perfectionnés.

Le pays eſt arroſé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes ſont navigables. Elles le ſeroient dans un plus long cours, ſans les rochers & les chutes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat ſoit auſſi variable que dans le reſte de l'Amérique Septentrionale, il eſt ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne ſe fait guère ſentir que le matin ou le ſoir, & les chaleurs ſont rarement fort vives. Si les brouillards ſont ordinaires, du moins ſe diſſipent-ils au milieu du jour. Malheureuſement dans les mois de juillet, août, ſeptembre & octobre, regnent dans la plaine des fièvres intermit-

mittentes, quelquefois funeſtes aux régnicoles même, & trop ſouvent mortelles pour des étrangers.

Telle eſt l'organiſation phyſique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les diſtingue.

*XXXIV. Ce qui diſtingue la Caroline Septentrionale.*

La Caroline Septentrionale eſt une des plus grandes provinces du continent. Malheureuſement elle n'offre pas des avantages proportionnés à ſon étendue. Le ſol y eſt généralement plus plat, plus ſablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces triſtes plaines ſont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrein ingrat, & ſemées par intervalles d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la conſtruction des vaiſſeaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de ſable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieuſement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays eſt plus expoſé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du ſud-eſt.

Ces motifs éloignerent ſans doute

les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la premiere plage qu'ils euſſent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractere ou leur ſituation pouſſoient dans cet autre hémiſphère, n'y portoit ſa miſère ou ſon inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, ſans aveu, ſans loix, ſans projets, s'y fixerent. Mais avec le tems les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluerent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui dans la province, ſelon le congrès, trois cents mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'eſclaves. Peu de ces habitans ſont Anglois, peu ſont Irlandois, peu ſont Allemands. La plupart ont une origine Ecoſſoiſe; & il faut en dire la raiſon.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu ſi fiérement tracé le caractere, ne furent aſſervis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repouſſa toute invaſion; & les coutumes étrangeres

s'arrêterent au pied de leurs inacceſſibles demeures. Iſolés du reſte du globe, ils montroient dans leurs manieres la politeſſe des cours, ſans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inſpirée par la nobleſſe de leur origine; dans leur cœur toute la délicateſſe de notre point d'honneur, ſans ſes ombrages minutieux. Comme l'induſtrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur ſol & de leur climat ne les appelloit que dans deux ſaiſons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loiſirs. C'étoit la chaſſe, c'étoit la guerre, c'étoit la danſe, qui les conſommoient, ou à leur défaut, des converſations animées par des expreſſions pittoreſques, par des penſées originales. La plupart étoient muſiciens. Des écoles s'ouvroient partout pour la jeuneſſe. Sous chaque toît on trouvoit au moins un hiſtorien pour rappeller les grands événemens, & un poète pour les chanter. Les lacs, les forêts, les antres, les cataractes, la majeſtueuſe grandeur de tous ces objete qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur eſprit, jettoit une teints

de mélancolie ſur leur caractere, & entretenoit un enthouſiaſme ſacré au fond de leur ame. Ces peuples s'eſtimoient ſans mépriſer les autres nations. Leur aſpect en impoſoit à l'homme civiliſé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs ſemblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui ſe préſentoit étoit reçu avec une affection ſimple & cordiale. Ils conſervoient longtemps le reſſentiment de l'injure faite à l'un d'entr'eux : les liens du ſang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils panſoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'uſage habituel des inſtrumens homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux eſprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit, ſi le tonnerre grondoit ſur leur tête, ſi l'orage briſoit les arbres autour de leurs maiſons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur ſilence. Ils prenoient leurs inſtrumens ; ils entonoient un hymne en ſon honneur ; ils l'aſſuroient que ſa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux

preſſentimens & à la divination. Tous ſe ſoumettoient au culte établi. Jamais la ſuperſtition ne ſuſcita de querelles, ne répandit une goutte de ſang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecoſſois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit ſur les terres d'un ſeigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils deſcendoient tous, ſans qu'aucun ignorât à quel degré de deſcendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit aſſuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité; tous aimoient leur ſang dans les autres membres de la confédération. Tous ſupportoient patiemment leur ſort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De ſon coté, le chef étoit un pere commun, autant par reconnoiſſance que par intérêt.

Cet ordre de choſes ſubſiſta pendant une longue ſuite de ſiecles, ſans la moindre altération. A la fin, les ſei-

gneurs contracterent l'habitude de paſſer une grande partie de leur vie en voyages, à Londres ou à la cour. Ces abſences répétées détacherent d'eux des vaſſaux qui les voyoient moins & qui n'en étoient plus ſecourus. Alors des hommes qu'aucuns liens d'affection ne retenoient plus dans leurs ſtériles & ſauvages montagnes, ſe diſperſerent. Pluſieurs allerent chercher une autre patrie dans pluſieurs provinces Américaines. Le plus grand nombre ſe réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons ſont rarement raſſemblés. Auſſi ſont-ils les moins inſtruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations, ſans ambition & ſans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domeſtiques ſont meilleures que leurs mœurs ſociales; & il eſt preſque ſans exemples qu'un homme ait eu quelque liaiſon avec une eſclave. C'eſt le porc, c'eſt le lait, c'eſt le maïs, qui

ſont leur nourriture ; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux qu'un ſort errant jetta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir dans le tronc de l'arbre des ſillons, qui prolongés juſqu'à ſon pied aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron ? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de pin : on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jettoit en fuſion. Avec le temps la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques

fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur ; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon salé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes secs, une petite quantité de mauvaises farines, & plusieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations de la colonie ne passoient pas douze ou quinze cents mille livres.

Le soin de voiturer ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphere a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique, qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglois, qui lui fournissoient son vétement, les instrumens de sa culture, & quelques négres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires destinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que seize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie presqu'à l'embouchure de la riviere du

cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilgminton, ſa capitale placée plus haut ſur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

*XXXV. Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.*

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale, mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. Le panicule qui termine la tige, eſt compoſé de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte de deux écailles intérieures qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe termine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plan-

te ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers tems, malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture, la rendit la contrée la plus malſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſſerent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiecles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celle qui les avoit produites, le deſſéchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Occidentales doivent éprouver les mêmes calamités, ſi l'art n'oppoſe des préſervatifs à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois accompagnés de maux, ou ſi la chaleur de la Zone-Torride ne diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Ce qui eſt connu, c'eſt que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'eſt pas d'accord ſur la maniere dont le riz s'eſt naturaliſé à la Caroline. Mais ſoit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des eſclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre, toujours eſt-il certain que le ſol ſembloit l'appeller. Cependant il ſe multiplia très-lentement, parce que les colons obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les tranſportoit en Eſpagne & en Portugal où s'en faiſoit la conſommation, retiroient un ſi mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730, une adminiſtration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finiſterre. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la province aſſurée de vendre avantageuſement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît par les ſoins des négres dans les marais voiſins des côtes. A une plus grande diſtance de l'océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante originaire de l'Indoſtan réuſſit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province les premiers eſſais ne donnerent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne déſeſperent pas même de ſupplanter avec le tems les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur eſpoir ſur l'étendue de leur ſol, ſur l'abondance & le bon marché des ſubſiſtances, principalement ſur l'uſage où ils ſont de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y ſemer l'indigo comme le bled ; tandis que dans les Indes Occidentales, c'eſt l'eſclave qui prépare les terres, c'eſt l'eſclave qui jette la graine dans des trous diſpoſés de diſtance en diſtance pour la recevoir.

Si contre toute apparence cette révolution dans le commerce arrivoit jamais, la Caroline Méridionale, qui compte actuellement deux cents cinquante mille habitans, moitié blancs moitié noirs, & dont les exportations,

en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'éleverent en 1769 à 10, 601, 336 livres, la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler ſa population & ſes cultures. C'eſt déja de toutes les provinces du continent ſeptentrional la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général: auſſi les dépenſes s'y élevent-elles juſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſoit ſurtout remarquer naguere dans les enterremens. On y raſſembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit poſſible; on leur ſervoit des mets recherchés; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vaſes précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voiſins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les ſanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole ont mis fin à ces profuſions, mais ſans abolir un uſage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établiſſement, les miniſtres de la religion imaginerent de louer indiſtinctement dans le temple

toutes celles de leurs ouailles qui termineroient leur carriere. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges, mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funebre. Ainsi donc tandis que le prêtre catholique trafiquoit dans nos contrées de la priere, le ministre hétérodoxe plus odieux trafiquoit dans l'autre hémisphere de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les esprits les vraies notions de l'une & de l'autre? Quoi de plus scandaleux pour tout un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches, un mauvais pere, un fils ingrat, des époux dissolus, & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser?

La Caroline Méridionale n'a que trois villes digne de ce nom, & elles sont en même tems des ports.

Georges-Town, ſitué à l'embouchure de la riviere de Black, eſt encore peu de choſe: mais ſa ſituation doit le rendre un jour plus conſidérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne ſortira pas de ſa médiocrité, quoique ſa rade puiſſe recevoir les plus grands vaiſſeaux & les mettre en ſûreté.

C'eſt Charles-Town, capitale de la colonie, qui eſt actuellement le marché important, & qui le deviendra néceſſairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit, eſt ſemé de récifs & embarraſſé par un banc de ſable: mais avec le ſecours d'un bon pilote, on arrive ſûrement au port. Il peut recevoir juſqu'à trois cents voiles; & les navires de trois cents cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand eſpace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivieres navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maiſons commodes, & quelques édifices publics, qui paſſe-

roient pour beaux en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées & de tout ce qu'elle peut conſommer de marchandiſes étrangeres, y entretient un mouvement rapide & y a ſucceſſivement élevé des fortunes fort conſidérables.

Les deux Carolines ſont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur eſt permis d'aſpirer. Celle du Nord ne demande pas à ſon ſol toutes les productions qu'il lui offre, & celles dont elle paroît s'occuper un peu ſont comme abandonnées au haſard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : mais elle n'a pas vu ou aſſez vu juſqu'où la culture de l'olivier & de la ſoie pourroit pouſſer ſa fortune. Ni l'une ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein qui peut être utilement exploité. C'eſt un travail réſervé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, ſans doute il s'établira quelque induſtrie dans des provinces où il n'en exiſteroit pas de trace, ſi les réfugiés Fran-

çois n'y avoient porté une manufacture de toiles.

*XXXVI. Par qui, à quelle occaſion & de quelle maniere fut fondée la Georgie?*

Entre la Caroline & la Floride eſt une langue de terre, qui occupe ſoixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cents milles de profondeur juſqu'aux Apalaches. Ce pays eſt borné au Nord par la riviere de Savannah, & au midi par la riviere d'Alatamaha.

Depuis long-temps le miniſtere Britannique penchoit à occuper ce déſert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaiſance, que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatiſſant & riche voulut qu'après la fin de ſes jours ſes biens fuſſent employés à rompre les fers des débiteurs inſolvables, que leurs créanciers détenoient en priſon. Quel eſt ailleurs & parmi nous celui qui ſe propoſera d'expier ainſi le long abus de

ſes proſpérités ? Pluſieurs mourront après avoir diſſipé des millions, ſans pouvoir ſe rappeller une ſeule action honnête. Pluſieurs mourront, en laiſſant à des héritiers qui ſoupirent après leur décès, des tréſors acquis par l'uſure & les concuſſions, ſans réparer par quelque inſtitution honorable & utile le crime de leur opulence. Un des effets de l'or ſeroit-il donc d'endurcir l'ame juſqu'à la fin & d'étouffer le remords ? Preſque aucun qui ait ſu en faire un digne uſage pendant ſa vie ; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La ſageſſe politique ſecondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, ſeroient tranſportés dans la terre inhabitée qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Georgie, en l'honneur du ſouverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation, l'exécution d'une entrepriſe vraiment utile à l'état, tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225, 000 livres au legs ſacré d'un citoyen. Une

ſouſcription volontaire produiſit des ſommes encore plus conſidérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par ſon goût pour les choſes brillantes, par ſon amour pour la patrie, par ſa paſſion pour la gloire, fut chargé de diriger un ſi digne projet avec ces moyens publics. Jaloux de ſe montrer égal à ſa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faiſoit paſſer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ſes compagnons à dix milles de la mer ſur les bords de la Savannah. Cette riviere donna ſon nom au foible établiſſement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie floriſſante. La peuplade bornée à cent perſonnes fut groſſie avant la fin de l'année juſqu'au nombre de ſix cents dix-huit, dont cent vingt-ſept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois-filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'eſpérance d'une nombreuſe poſtérité.

Ces fondemens s'accrurent en 1735 de quelque montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établiſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voiſin. Ils y fonderent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déja établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Proteſtans, chaſſés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé ſur la riviere de Savannah, à ſeize lieues de l'océan, dut ſon origine à ces victimes d'une odieuſe ſuperſtition.

Des Suiſſes imiterent les ſages Salzbourgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi ſur la Savannah, trois lieues plus bas, mais ſur une rive qui les mettoit ſous les loix de la Caroline. Leur peuplade formée de cent maiſons s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation méritoit bien cette marque de reconnoiſſance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan, la ville d'Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils cherchoient; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chickeſaws, des Cherokees, les nations ſauvages les plus nombreuſes de ce continent. Leur projet réuſſit ſi bien, que dès 1739 ces liaiſons occupoient ſix cents perſonnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure étoit d'autant plus facile, que durant la plus grande partie de l'année la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux juſqu'aux murs d'Auguſta.

La métropole pouvoit, ce ſemble, beaucoup eſpérer d'un établiſſement qui dans un tems très-borné avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fiſc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être ſon étonnement, lorſqu'en 1741 on l'inſtruiſit que la plupart des mal-

heureux qui étoient allés chercher un aſyle dans la Georgie, s'en étoient ſucceſſivement retirés, & que le peu qui y reſtoit encore ſoupiroit ſans ceſſe après un ſéjour moins inſupportable? On chercha les cauſes d'un événement ſi ſingulier, & on les trouva.

*XXXVII. Obſtacles qui s'oppoſerent aux progrès de la Georgie.*

Dans ſa naiſſance même, cette colonie avoit porté le germe de ſon dépériſſement. On avoit abandonné la juriſdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence: mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paſſé ſont perdues pour l'avenir. Le plus ſouvent, les faits ſont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuſes conſéquences à des prédéceſſeurs mal habiles; ou l'on trouve, dans quelques légères différences entre les circonſtances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuſes. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, ſurveillé par la nation, n'eſt pas même à l'abri

des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Le miniſtere Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier uſage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité ſans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation qui mettoit dans leurs mains, non-ſeulement la police, la juſtice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ſes habitans. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui dans l'origine a tous les droits. Contre ſes intérêts & ſes lumieres, on vouloit qu'il obéît; c'étoit ſon devoir & ſon ſort.

Comme les grandes poſſeſſions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en poſſéderoit jamais plus de cinq cents; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne paſſeroient pas même en héritage aux filles. Il eſt vrai que cette ſubſtitution aux ſeuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laiſſoit ſubſiſter encore trop d'obſtacles à l'émulation.

Lorſqu'un homme n'eſt ni pourſuivi par les loix, ni chaſſé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuſe, par l'acharnement de ſes créanciers, par la honte de la miſere, par le manque de toutes les ſortes de reſſources dans ſon pays, il ne renonce pas à ſes parens, à ſes amis, à ſes concitoyens; il ne s'expatrie pas, il ne traverſe pas les mers, il ne va pas chercher une terre éloignée, ſans y être attiré par des eſpérances qui l'emportent ſur l'attrait du ſol qui le retient, ſur le prix qu'il attache à ſon exiſtence & ſur les périls auxquels il s'expoſe. Se jetter ſur un vaiſſeau pour être dépoſé ſur une plage inconnue, eſt l'action d'un déſeſpéré, à moins que l'imagination ne ſoit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme diſſipera. Si l'on ébranle, de quelque maniere que ce ſoit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans ſon induſtrie, qui compoſe toute ſa fortune; il reſtera ſur le rivage. Et tel devoit être néceſſairement l'effet des limites impoſées à chaque plantation. Il y

avoit

avoit d'autres vices à la racine de l'arbre qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens, encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut dès le berceau ſoumiſe aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre meſure, avec le tems. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, ſe joignit un arrangement qui devint une nouvelle cauſe d'inaction. Les déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient

par-tout mal-faines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, les beſtiaux, qui devoient être leurs premieres richeſſes.

Toutes foibles qu'étoient ces reſſources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cauſe d'une défenſe digne d'éloge, ſi le ſentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'uſage des eſclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées ſans la main des negres. On penſa qu'une contrée deſtinée à être le boulevard de ces poſſeſſions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, ſi l'on eût prévu que des colons moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre

une culture qui exigeoit plus d'encouragemens ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins ; les souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers assez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, sur la puissance à laquelle ils appartiennent & sur celle qu'ils recevront d'une invasion, négligent leur sûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci tout au contraire ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession, & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables, à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance, que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée, ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite ; & il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haîne, qu'ils

nous ſuppoſent parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'eſt que trop réel, s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une adminiſtration douce & paternelle : car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il eſt fondé ſur les avantages rarement ſentis, mais toujours avoués, d'une autorité ſuprême, quelle qu'elle ſoit, qui dirige, qui veille, qui protege & qui défende. Par la même raiſon rien ne ſe recouvre plus facilement quand il eſt aliéné. Le trompeur eſpoir d'un meilleur avenir ſuffit ſeul, pour calmer notre imagination & prolonger ſans fin nos miſeres. Ce que j'avance, le ſpectacle preſque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran toutes les nations ſe promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paiſiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le ſucceſſeur, élevé comme ſon pere ou ſon aïeul, eſt préparé dès ſon enfance à ſe modeler ſur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un

fonds de bienfaiſance & d'équité, qui étouffent le vice de ſon éducation. Sans cet heureux caractere, il ne demandera dans aucune circonſtance ce qu'il eſt juſte de faire, mais ce qu'on faiſoit avant lui; non ce qui conviendroit au bien de ſes ſujets, qu'il regardera comme ſes plus proches ennemis ſur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître ſon deſpotiſme & leur ſervitude. Il ignorera toute ſa vie la plus ſimple & la plus évidente des vérités; c'eſt que leur force & la ſienne ne peuvent ſe ſéparer. L'exemple du paſſé ſera ſon unique regle, & dans les occaſions où il eſt ſage de le ſuivre, & dans les occaſions où il ſeroit ſage de s'en affranchir. Il en eſt en politique comme en religion. L'opinion la plus abſurde en religion ſera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle ſera plus une avec le reſte du ſyſtême. En politique, le parti que le miniſtere prendra ſera toujours le plus analogue à l'eſprit tyrannique, le ſeul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demanderent des eſclaves, pour ſavoir

s'ils leur ſeroient accordés ou refuſés, il n'étoit queſtion que d'examiner ſi la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus aſſurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant la ſituation vraiment déſeſpérée du nouvel établiſſement publioit avec trop d'énergie les imprudences du miniſtere, pour qu'on pût perſévérer dans de ſi fatales combinaiſons. La province reçut enfin le gouvernement qui faiſoit proſpérer les autres colonies. Ceſſant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une poſſeſſion vraiment nationale.

*XXVIII. Situation & eſpérances de la Georgie.*

Depuis cette heureuſe révolution, la Georgie a fait d'aſſez grands progrès, ſans être auſſi rapides qu'on les eſpéroit. A la vérité on n'y a pas cultivé le vigne, l'olivier, la ſoie, comme la métropole l'auroit deſiré: mais les marais ont fourni une aſſez grande quantité de riz, & ſur ſon ſol plus élevé a été récolté un indigo ſupérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, ſix cents trente-ſept mille

cent ſoixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 ſous 6 den. en 1763 étoient vendus 67 liv. 10 ſous en 1776. En 1769 les exportations de la colonie s'éleverent à 1, 625, 418 livres 9 ſous 5 deniers; elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette proſpérité augmentera ſans doute. A meſure que les forêts ſeront abattues, l'air deviendra plus ſalubre, & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne paſſe pas maintenant trente mille hommes, la plupart eſclaves. Cependant comme en Georgie, les terres ſont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que dans les proportions il y en a moins de ſuſceptibles de culture, les richeſſes auront toujours des bornes aſſez circonſcrites. Voyons ſi la Floride doit s'attendre à une deſtinée plus brillante.

*XXIX. La Floride devient une poſſeſſion Eſpagnole.*

Sous ce nom l'ambition Eſpagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique juſqu'aux

régions les plus ſeptentrionales. Mais la fortune qui ſe joue de l'orgueil national, a reſſerré depuis long-tems cette dénomination illimitée, dans la péninſule que la mer a formée entre la Georgie & la Louyſiane.

Ce fut Luc Velaſquès, dont la mémoire ſoit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtiment duquel je ſerois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monſtre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier ſur cette plage, avec le projet d'en tirer des eſclaves, par la ruſe ou par la violence. La nouveauté du ſpectacle attira les ſauvages voiſins. On les invita à monter ſur les vaiſſeaux ; on les enivra, on les mit aux fers ; on leva l'ancre ; & l'on tira le canon ſur tout ce qui reſtoit d'Indiens au rivage. Pluſieurs de ces malheureux ſi cruellement arrachés à leur patrie, refuſerent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui ſurvécurent à leur déſeſpoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres inſatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velaſquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ſes infâmes compagnons fut maſſacrée à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi juſtement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours déteſtés dans l'opprobre, dans les remords & dans la miſere. Juſtice en fut faite ſur la terre; que juſtice en ſoit faite aux enfers.

On avoit oublié en Eſpagne cette partie du Nouveau-Monde, lorſqu'un établiſſement qu'y formerent les François en rappella le ſouvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ſes riches poſſeſſions une nation ſi active; & elle ordonna la deſtruction de la colonie naiſſante. Ce commandement fut exécuté en 1565, & le vainqueur occupa la place que ſes cruautés venoient de rendre abſolument déſerte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuſe, lorſque le ſaſſafras vint à ſon ſecours.

Cet arbre toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reſte de cet hémiſphère, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes, mais toujours dans un terrein qui n'eſt ni trop ſec, ni trop humide. Ses racines ſont à fleur de terre. Son tronc fort droit, nu, peu élevé, ſe couvre d'une écorce épaiſſe, fongueuſe, de couleur cendrée, & pouſſe au ſommet quelques branches qui s'étendent ſur les cotés. Les feuilles ſont diſpoſées alternativement, vertes au-deſſus, blanchâtres en-deſſous, & diſtinguées en trois lobes : quelquefois il s'en trouve d'entieres, ſur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caracteres que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits qui ſuccedent, ſont de petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur ſe prend en infuſion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de ſa racine eſt employée avec ſuccès dans les fievres intermittentes.

L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle de fenouil & de l'anis. Le bois eſt blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la tranſpiration, réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, lever les obſtructions, guérir la goutte, la paralyſie. Le ſaſſafras étoit autrefois d'un grand uſage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de cette derniere infirmité, ils auroient ſuccombé du moins aux fievres dangereuſes, dont ils furent preſque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun & dans leur repas de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. L'expérience fut tentée & réuſſit.

Pourquoi donc ce médicament & tant d'autres qui produiſent des cures merveilleuſes dans ces contrées éloi-

gnées, ſemblent-ils avoir perdu preſque toute leur efficacité, tranſportés dans les nôtres? La cauſe en eſt vraiſemblablement dans le climat plus favorable à la tranſpiration; dans la nature de la plante qui dégénere & perd de ſa force dans une longue traverſée; ſur tout dans le caractere du mal qui ſe combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices ſans nombre de nos conſtitutions.

Les Eſpagnols établirent de petits poſtes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joſeph: mais ce ne fut qu'à Saint-Auguſtin & à Penſacola qu'ils formerent proprement des établiſſemens, l'un à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François, durant les courtes diviſions qui en 1718 brouillerent les deux branches de la maiſon de Bourbon. On ne tarda pas à le reſtituer.

En 1740 les Anglois aſſiégerent vainement le premier. Les montagnards Ecoſſois, chargés de couvrir la retraite, furent battus & maſſacrés. Un de leurs ſergens fut ſeul épargné par les ſauvages

Indiens, qui combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes:

" Héros & patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas les ennemis
„ que je cherchois, mais enfin vous
„ avez vaincu. Le ſort de la guerre m'a
„ mis dans vos mains. Uſez à votre
„ gré du droit de la victoire. Je ne vous
„ le diſpute pas. Mais puiſque c'eſt un
„ uſage de mon pays d'offrir une ran-
„ çon pour ſa vie, écoutez une pro-
„ poſition qui n'eſt pas à rejetter.

„ Sachez donc, braves Américains,
„ que dans le pays où je ſuis né, cer-
„ tains hommes ont des connoiſſances
„ ſurnaturelles. Un de ces ſages, qui
„ m'étoit allié par le ſang, me donna,
„ quand je me fis ſoldat, un charme
„ qui devoit me rendre invulnérable.
„ Vous avez vu comme j'ai échappé à
„ tous vos traits : ſans cet enchante-
„ ment, aurois-je pu ſurvivre à tous les
„ coups mortels dont vous m'avez
„ aſſailli? Car j'en appelle à votre va-

„ leur, la mienne n'a ni cherché le re-
„ pos, ni fui le danger. C'eſt moins la
„ vie que je vous demande aujour-
„ d'hui, que la gloire de vous révéler
„ un ſecret important à votre conſer-
„ vation, & de rendre invincible la
„ plus vaillante nation du monde. Laiſ-
„ ſez-moi ſeulement une main libre,
„ pour les cérémonies de l'enchante-
„ ment dont je veux faire l'épreuve ſur
„ moi-même en votre préſence „.

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même-tems & leur caractère belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée, & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : " Voyez, maintenant,
„ ſages Indiens, une preuve inconte-
„ ſtable de ma bonne-foi. Vous, guer-
„ rier, qui tenez mon arme tranchan-
„ te, frappez de toute votre force :
„ loin de ſéparer ma tête de mon corps,

„ vous n'entamerez pas ſeulement la „ peau de mon cou „.

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les ſauvages étonnés reſterent immobiles, regardant le corps ſanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards ſur eux-mêmes, comme pour ſe reprocher les uns aux autres leur ſtupide crédulité. Cependant admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier pour ſe dérober aux tourmens en abrégeant ſa mort, ils accorderent à ſon cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que ſemble lui aſſurer ſa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne ſera qu'un menſonge de plus dans les relations des voyageurs.

*XL. La Floride eſt cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.*

Le traité de paix de 1763 fit paſſer au pouvoir des Anglois la Floride, qui vingt-trois ans auparavant, avoit réſiſté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que ſix cents habitans. C'eſt par la vente de leurs cuirs, c'eſt avec

les denrées qu'ils fourniſſoient à leur garniſon, qu'ils devoient pourvoir à leur vétement & à un petit nombre d'autres beſoins exceſſivement bornés. Ces miſérables paſſerent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y ſeroient réduits au pain de l'aumône, ſi un monarque touché de tant d'attachement ne fourniſſoit à leur ſubſiſtance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Eſpagnols à préférer un gouvernement oppreſſeur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la ſuperſtition qui ne peut ſouffrir les autels de l'hérétique à coté des ſiens ? Seroit-ce le préjugé qui rend ſuſpectes les mœurs & la probité de celui qui profeſſe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la ſéduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfans ? Accoutumés à une longue oiſiveté, s'imaginerent-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il ſi mauvaiſe opinion de l'homme, qu'il aime mieux diſpoſer lui-même de ſon ſort que de l'abandonner à la merci de ſon ſemblable ? Quoi qu'il en ſoit, il ne reſta à l'acquéreur qu'un déſert : mais n'étoit-ce

pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense, dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long-tems cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire, qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournerent principalement.

*XLI. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.*

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens. On pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens. Le ministere put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver, dans tous les tems, plus de

ſoumiſſion dans deux provinces que dans une ſeule.

Saint-Auguſtin devint le chef-lieu de la Floride Orientale, & Penſacola de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoient en même-tems d'aſſez bons ports, ne réuniſſoient pas ſans doute toutes les commodités dont elles étoient ſuſceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en poſſédoient. Les autres colonies ne jouirent pas à leur origine de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des ſoldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient ſervi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes, qui étoient dans la même ſituation, n'euſſent été tentés de quitter la mère-patrie, déja trop épuiſée par les dernières hoſtilités.

La nouvelle colonie reçut auſſi des

cultivateurs des établiſſemens voiſins. Elle en reçut de la métropole & de divers états proteſtans. Il lui en arriva même qui furent un ſujet d'étonnement pour les deux hémiſphères.

Les Grecs gémiſſent ſous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être diſpoſés à ſecouer ce joug déteſté. Ainſi le penſoit le docteur Turnbull, lorſqu'en 1767, il alla offrir à ceux du Péloponneſe un aſyle dans l'Amérique Angloiſe. Beaucoup ſe rendirent à ſes ſollicitations, & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corſe, il aborda à Minorque, & il perſuada encore à quelques habitans de ces deux iſles de le ſuivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arriverent avec leur ſage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé ſoixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaſte poſſeſſion, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureuſement, ils avoient été ſi opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, ſaiſon dangereuſe qui en fit périr le

quart. Ce furent principalement les vieillards qui ſuccomberent. Ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entieres.

Ce qui échappa de ce premier déſaſtre a joui depuis d'une ſanté qui n'a été altérée que par quelques fievres. La conſtitution des hommes s'eſt fortifiée. Les femmes qui à raiſon du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, ſont actuellement très-fécondes. On préſume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de ſon fondateur des inſtitutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'obſervent. Ce n'eſt encore qu'une famille où l'eſprit de concorde doit durer long-tems. Au premier janvier 1776, elle avoit déja défriché deux mille trois cents acres d'un ſol aſſez fertile. Elle avoit aſſez d'animaux pour ſa nourriture & pour ſes travaux. Ses récoltes ſuffiſoient à ſa conſommation, & elle vendoit pour 67, 500 l. d'indigo. L'induſtrie & l'ac-

tivité qui la distinguent font beaucoup espérer du tems & de l'expérience.

Pourquoi Athenes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale ? Pourquoi la ville de Turnbull ne seroit-elle pas dans quelques siecles le séjour de la politesse, des beaux-arts & de l'éloquence ? La nouvelle colonie est moins éloignée de cet état florissant que les barbares Pelasges ne l'étoient des concitoyens de Pericles. Quelle différence entre un établissement conçu & fondé par un homme sage & pacifique, & les conquêtes d'une longue suite d'hommes avares, insensés & sanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle seroit devenue, si ceux qui la découvrirent, qui s'en emparerent & qui la dévasterent, eussent été animés de l'esprit du bon Turnbull ! Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de sagesse que de dépenses ? L'univers s'est peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui en 1769 n'exporterent que pour 673,209 livres 18 sols

9 d. de denrées, ont un avantage marqué ſur le reſte de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air, qui en toute ſaiſon cauſent à leur voiſinage des dégâts ſi fréquens & ſi funeſtes. Auſſi eſt-il permis d'eſpérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y proſpéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. Si dans un premier mouvement d'enthouſiaſme on ne s'eſt que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une ſource de richeſſes pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop ſablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui

pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont pouſſé ſur ce ſol, communément ingrat, quelques citoyens paiſibles qui avoient un éloignement décidé pour les diſſenſions, & un plus grand nombre d'hommes qui par ambition, par habitude, ou par préjugé, étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde, principalement ſur les bords rians du Miſſiſſipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque, & à pluſieurs iſles Britanniques des Indes Occidentales, des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverſes contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide ſi les côtes de Penſacola euſſent été plus acceſſibles, & ſi ſon port eût été moins infeſté de vers.

Combien ſeroient accélérés les progrès des deux provinces, ſi leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop conſtamment ſuivies, daignoient s'unir par les nœuds du mariage à

des familles Indiennes ! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples ? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes ? Ne devroient-ils pas préférer à des hoſtilités meurtrieres & ſans gloire, un moyen humain & infaillible de déſarmer un ennemi humilié & implacable ?

Les conquérans ſe flattent que ſans le ſecours de ces alliances ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité

l'activité veulent défricher. C'eſt en effet le parti que prennent tous les jours les Américains qui erroient au voiſinage des établiſſemens Européens. Ils reculent, ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois, ils ſe replient vers les Aſſinipoils, vers la baie d'Hudſon, où ſe nuiſant néceſſairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette deſtruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts chargé de le regagner lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois qui entouroient leur chef frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoiſonnée, ils vouloient abſolument qu'on rejettât un préſent ſi ſuſpect. *Comment ſe pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui eſt ſûr de mon eſtime, & auquel j'ai rendu des ſervices ſignalés, pût ſonger à m'ôter le jour* ? & il avala la boiſſon d'un air auſſi aſſuré que l'avoit

pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé ſur Pontheack les yeux des nations ſauvages. Il vouloit les réunir toutes ſous les mêmes drapeaux, pour faire reſpecter leur territoire & leur indépendance. Des circonſtances malheureuſes firent avorter ce grand projet: mais il peut être repris, & il n'eſt pas impoſſible qu'il réuſſiſſe. Alors les uſurpateurs réduits à couvrir leurs frontieres contre un ennemi qui n'a à ſoutenir aucune des dépenſes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de tréſors, au prix de tant de ſang. Si les Anglois dédaignent un conſeil que la juſtice & l'humanité leur adreſſent par ma bouche, puiſſe un autre Pontheack ſortir de ſes cendres & conſommer ſon plan!

*XLII. Etendue des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale.*

Les deux Florides, une partie de la Louyſiane, & tout le Canada, con-

quis ou acquis à la même époque & par le même traité, acheverent de mettre ſous la domination de la Grande-Bretagne, l'eſpace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi quand cette puiſſance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudſon, Terre-Neuve, & les autres isles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laiſſé de poſſéder une des dominations les plus étendues qui euſſent été formées ſur la ſurface du globe.

Ce vaſte empire eſt coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui s'éloignant alternativement & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches eſt un déſert immenſe, dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cents lieues ſans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux ſauvages, vont ſe perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'eſt pas ſans probabilité, venoit à ſe réa-

liſer, l'Angleterre embraſſeroit dans ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle toucheroit pour ainſi dire à la fois aux quatre parties du globe. De tous les ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le Nouveau-Monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'eſt elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'iſthme ou le détroit, qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit peut-être à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un peuple. Interrogez les Romains. Eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il

faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Eſpagnols. Eſt-on donc ſi puiſſant d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on regne dans un autre ?

Les Anglois ſeront heureux s'ils peuvent conſerver par la culture & par la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une puiſſance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit en général ſi bas proche de la mer que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds ou cette profondeur diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut avec le ſecours de la ſonde connoître exactement à quelle diſtance on

eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui paroiſſant ſortir de l'Océan forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que, ſous une latitude plus ſeptentrionale, on en recueille ſur notre continent & le fruit & la graine. Quelle eſt la raiſon de ce phénomène? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois croiſſoit une multitude de plantes. Les feuilles dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux euſſent entiérement pourri cette eſpece d'engrais; & la na-

ture abandonnée à elle-même entaſſoit ſans ceſſe les uns ſur les autres les fruits de ſa fécondité. Les plantes enſévelies ſous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, ſe ſont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, ſi longtems ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

*XLIII. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.*

Il a preſque tous les arbres qui ſont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui ſeul, entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainſi nommé à cauſe de ſon produit, eſt un arbriſſeau rameux, tortu, aſſez irrégulier, qui ſe plaît dans un ſol humide. Auſſi ne s'éloigne-t-il guere de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, diſpoſées alternativement, ſont étroites, entieres ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés preſqu'imperceptibles. Il porte des fleurs

mâles & des fleurs femelles ſur deux individus différens. Les premieres forment des chatons, dont chaque écaille porte ſix étamines. Les ſecondes, diſpoſées de même ſur les jeunes rameaux, ont au lieu d'étamines un ovaire ſurmonté de deux ſtyles, qui devient une coque très-petite, dure, ſphérique, recouverte d'une ſubſtance grenue, blanche & onctueuſe. Ces fruits, dont l'aſſemblage a l'apparence d'une grappe, ſont raſſemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La ſubſtance dont ils ſont enduits ſe détache, ſurnage, & s'enleve avec une écumoire. Lorſqu'elle eſt figée, elle eſt communément d'un verd ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier. Elle devient alors tranſparente & d'un verd agréable.

Cette matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'uſage, depuis que les animaux ſe ſont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le

ſuif, qu'elle eſt moins ſujette à ſe fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur déſagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer ſans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de ſuif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'eſt pas la ſeule. On en compoſe d'excellent ſavon & de bons emplâtres pour les bleſſures. On s'en ſert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puiſqu'on l'appelle l'arbre à ſucre.

Elevé par la nature près des ruiſſeaux & dans des lieux humides, cet arbre croît juſqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, eſt revêtu d'une écorce aſſez fine. Ses rameaux, toujours oppoſés, ſe couvrent de feuilles qui ont la même diſpoſition, & ſont blanchâtres en-deſſous, découpées en cinq lobes aigus. Ses fleurs, raſſemblées en bouquets, ont un calice à cinq diviſions chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre eſt occupé par le piſtil, qui devient un fruit compoſé de deux capſules comprimées & réunies

par le bas, écartées & aîlées par le haut, remplies d'une ſeule graine.

On fait dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une inciſion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau qu'on inſère dans la plaie reçoit le ſuc qui coule, & le conduit dans un vaſe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une inciſion ou deux, au plus: une plus grande perte l'épuiſe & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eſt un ſuc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du ſucre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'un ſirop épais. On la verſe enſuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le ſirop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en un ſucre roux, preſque tranſparent & aſſez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois en le fabriquant un peu de farine de fro-

ment: mais cette préparation altère toujours ſon goût. Ce ſucre ſert au même uſage que celui des cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel eſt le ſucre des ſauvages de nos landes; l'érable eſt le ſucre des ſauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ſes douceurs; elle a partout ſes merveilles.

*XLIV. Oiſeaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.*

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier; c'eſt l'oiſeau-mouche, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille; ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire. On voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine eſt couleur de roſe, & ſon ventre eſt blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate ſur ſon dos, ſur ſes aîles & ſur ſa queue. Le duvet qui règne ſur tout le plumage de cet oi-

ſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fane au moindre attouchement.

Le printems eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, eſt revétu en-dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a ſouvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre ſemaines au plus.

L'oiſeau-mouche ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il ſe plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement ſemblable à celui d'un rouet à filer. Lorſqu'il eſt las, il ſe repoſe ſur un arbre ou ſur un pieu voiſin ; il y reſte quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré ſa foibleſſe, il ne paroît

pas méfiant ; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur ? On voit souvent ces oiseaux se faire une guerre acharnée, & se livrer des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs aîles s'agitent avec tant de viteſſe, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils pouſſent un cri ſemblable à celui du moineau.

L'impatience eſt l'ame de ces petits oiſeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & ſans ſuc, ils lui arrachent toutes ſes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit ſur la fin de l'été des milliers de fleurs, que la rage des oiſeaux-mouches a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reſſentiment ne ſoit pas une ſorte de faim, plutôt qu'un inſtinct deſtructeur ſans beſoin.

Tous les êtres ont une eſpece enne-

mie. Celle de l'oiſeau-mouche eſt une groſſe araignée très-friande de ſes œufs, contre laquelle il ne les défend pas ſans peine. C'eſt l'épée que le tyran voit toujours ſuſpendue ſur ſa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'inſectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi ſans obſtacle toutes les productions de la nature, que nul être ne lui diſputoit. Aucune de ces eſpeces n'étoit utile à l'homme. Une ſeule aujourd'hui ſert à ſes beſoins: c'eſt l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranſportée de l'ancien-monde au nouveau. Les ſauvages l'appellent mouche Angloiſe; on ne la trouve qu'au voiſinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux eſſaims ſur le nouvel hémiſphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens uſages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient de jour en jour une branche conſidérable de commerce.

*XLVI. L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domeſtiques.*

L'abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les ſauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpece vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La premiere conquête de l'homme, eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, chaque individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſitôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la premiere fois ſur la terre. Ce loiſir fut le pere des arts, qui conſolerent peut-être le genre humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut ſans doute une invention des ſociétés.

Peut-être n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de haſards. Car enfin on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des ſociétés & des empires avancés même juſqu'aux arts du luxe: mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus diſpoſés par leur foibleſſe ou leur inſtinct à recevoir le joug de l'homme, que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme, vers l'état de perfection & de ſociété auquel ils étoient appellés par la nature; c'eſt qu'ils vivoient ſans maître. L'homme ne les avoit pas aſſujettis à ſa voix menaçante, à ſon coup-d'œil terrible, à ſa main toujours prête à frapper. Il étoit eſclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la ſervitude avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération eſt trop compliquée pour qu'il ſoit

aiſé de découvrir dans quel ordre & comment ils ſont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore aſſocié les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorſque les Européens y tranſporterent des bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainſi que les hommes, expoſés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas, comme leur fier ſouverain, à la racine même de leur génération, du moins pluſieurs eſpèces eurent-elles beaucoup de peine à ſe reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur groſſeur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux ſeulement, qu'elles recouvrerent leurs qualités originaires. L'air & le ſol s'oppoſoient ſans doute au ſuccès de leur tranſplantation. C'eſt la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque eſpèce vivante & végétante, croiſſe & meure dans ſon pays natal. L'amour de la patrie ſemble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conſervation.

*XLVI. Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.*

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la tranſplantation des animaux & des plantes. Lorſque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées ſolitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs, plante qui a le port du roſeau. Ses feuilles, aſſez larges & fort longues, entourent à leur baſe la tige qui eſt ronde & noueuſe par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets dont elle eſt compoſée a deux fleurs, recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aiſſelle des feuilles inférieures ſe trouvent les fleurs femelles, diſpoſées en épi très-ſerré ſur un axe épais & charnu, caché ſous pluſieurs enveloppes. Le piſtil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & ſurmonté d'un long ſtyle, devient une graine farineuſe, preſque ſphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa matu-

rité eſt annoncée par ſa couleur & par l'écartement des enveloppes qui laiſſent appercevoir l'épi.

Cette eſpèce de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la ſeule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les ſauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jetter dans chacun un grain de maïs, qui en produiſoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & réduit en pâte il étoit cuit ſous la cendre. Souvent même grillé ſeulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux, avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes. Un terrein maigre, léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante. Sa ſemence peut être gelée au printems, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins

abondantes. Enfin, c'eſt de tous les grains, celui qui peut ſoutenir le plus long-tems la ſéchereſſe & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglois à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réuſſirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce, qui embraſſoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ſes colonies ſeptentrionales lui enlevoient l'approviſionnement des établiſſemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même dans tous les marchés des ſalaiſons & des

bleds, réſolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fuſſent plus utiles. L'occaſion ne tarda pas de ſe préſenter.

*XLVII. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.*

La Suede étoit en poſſeſſion de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron, dont ils avoient beſoin pour leurs armemens. En 1703 cette puiſſance méconnut ſes vrais intérêts, au point de plier & de réduire ſous un privilege excluſif cette importante branche de ſon commerce. Une augmentation de prix ſubite & forte fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea par des primes conſidérables l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produiſirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre ſanglante, qui déſoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naiſſante dans le com-

merce. Les nations du Nord qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occaſionnée par le trouble des guerres pour une preuve complete d'impuiſſance, crurent pouvoir impunément aſſujettir les munitions de la marine à toutes les clauſes & les reſtrictions qui devoient en hauſſer le prix. Ce fut un ſyſtême de convention entre elles, qui devint public en 1718, tems où toutes les puiſſances maritimes ſouffroient encore des bleſſures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue ſi odieuſe reveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes aſſez éloquens, pour perſuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à ſeconder les vues de la mere patrie ; aſſez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands réſultats, ſans les faire paſſer ces minces eſſais, qui éteignent ſubitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne

avec tant de profuſion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voiſins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier eſſor de proſpérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ſes colonies, ſur celles qui venoient de la mer Baltique, ſembloit lui promettre une préférence conſtante. Il crut pouvoir ſupprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ſes calculs la différence du fret, qui étoit toute en faveur de ſes rivaux. L'interruption totale qui ſurvint dans cette veine de commerce l'avertit de ſon erreur. Il reprit en 1728 le ſyſtème des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles ſuffirent pour aſſurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande ſupériorité ſur celles du Nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Américains en portoient en Eſpagne, en Portugal, dans la Mé-

diterranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas en retour aſſez de marchandiſes pour compléter leur cargaiſon, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fréter les vaiſſeaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit conſidérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement inſtruit de ce ſuccès, ſe hâta de décharger en 1722 les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Ruſſie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut ſuivie d'une gratification, qui comprenant en général toute ſorte de bois, portoit ſpécialement ſur ceux qui étoient deſtinés à la conſtruction des vaiſſeaux. Malheureuſement les matériaux du Nouveau-Monde ſe trouverent très-inférieurs à ceux de l'ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloiſe.

Elle

Elle devoit au nord de l'Amérique ſes vergues & ſes mâtures. On voulut qu'elle en reçût encore ſes voiles & ſes cordages.

Les proteſtans François, qui chaſſés de leur patrie par un roi tombé dans le bigotiſme, avoient apporté par-tout à ſes ennemis l'induſtrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets ſouverainement importans pour une puiſſance maritime. L'Irlande & l'Ecoſſe cultiverent ces plantes avec quelque ſuccès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Ruſſie. Pour mettre fin à cette importation ruineuſe, le gouvernement imagina d'accorder 135 livres de gratification par tonneau de ces matieres à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup, & cependant un encouragement ſi conſidérable n'eut que peu de ſuite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres ſe trouverent aſſez bonnes pour une production qui ne proſpere que ſur un ſol excellent. Cette région eſt plus abon-

dante en fer, deſtiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

*XLVIII. Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.*

Ce premier métal ſi néceſſaire à l'homme étoit ignoré des Américains, lorſque les Européens leur en apprirent le plus funeſte uſage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richeſſes, en le chargeant de droits énormes. Cette impoſition équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, ſoutenus des propriétaires des bois-taillis, qui devoient ſervir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les ſophiſmes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient ſoutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le tranſporter dans d'autres ports, ou même à

plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis fourniſſoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des ma-

tériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des inſtrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des uſtenſiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & ſe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines conſidérations n'arrêterent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiſſât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichiſſoient depuis ſi long-tems, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette induſtrie chez les autres peuples. On ſe détermina donc à permettre libre & affranchie de tous les droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports de l'Angleterre. Cette réſolution pleine de ſageſſe, fut accompagnée d'un acte de juſtice. Une loi portée ſous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autoriſa à faire de leurs propriétés l'uſage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces diſpoſitions la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Eſpagne, à la Norwege, à la Suede & à la Ruſſie, 10, 000, 000 livres, pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua & devoit diminuer encore. Le minerai eſt ſi abondant en Amérique, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſpéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promettoit de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffiſoit que ſes colonies la tirâſſent de la dépendance, où les puiſſances du nord de l'Europe pouvoient en rigueur la tenir, pour la facilité, pour la multiplication de ſes armemens. Rien à ſes yeux n'étoit plus capable de ſuſpendre ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul devoit lui aſſurer l'empire du Nouveau-Monde.

*XLIX. Peut-on eſpérer que le vin & la ſoie réuſſiront dans l'Amérique Septentrionale.*

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante & ſupérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette eſpece de conquête qu'elle avoit faite en Amérique, encore plus par ſon induſtrie que par ſes armes. A meſure que par une pente naturelle, les établiſſements s'étoient avancés du Nord au Sud, les entrepriſes & les projets s'étoient multipliés en raiſon du ſol & du climat. Aux bois, aux grains, aux beſtiaux, qui avoient été les productions premieres, s'étoient joints ſucceſſivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richeſſes. Les Anglois qui n'avoient point de vin en Europe, réſolurent de le demander auſſi au nouvel hémiſphère.

On trouve ſur le continent ſeptentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donne-

roit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée ; & l'on appella les vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans ; les saisons étoient trop inconstantes ; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclorre & prospérer une culture si chere à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possedent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'usage fait les délices de tant d'autres : mais cet événement n'arrivera qu'après des siecles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin sera précédée par celle de la soie, ouvrage de ce ver rampant qui

habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans ſon ſein.

Cette riche matiere coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très conſidérable. On réſolut de la tirer de la Caroline, qui par la douceur de ſon climat & l'abondance de ſes mûriers, ſembloit favorable à cette production. Des eſſais que haſarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit oſé l'eſpérer. Cependant les progrès de cette branche d'induſtrie reſterent au-deſſous d'une ſi riante promeſſe. On en rejetta la faute ſur les habitans, qui n'achetant que des négres, dont ils tiroient une utilité prompte & ſûre, négligerent d'avoir des négreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfans à élever des vers à ſoie : occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphére dans un pays inculte & ſauvage, donneroient leurs premiers ſoins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des beſtiaux, aux travaux

de premier beſoin. C'eſt la marche naturelle & conſtante des états bien gouvernés. De l'agriculture principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourriſſent le commerce, enfant de l'induſtrie & pere de la richeſſe. En 1769 le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les ſoies crues qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes ne devoit pas tarder à ſuivre. La nation penſoit que l'Europe & l'Aſie avoient peu de productions qui ne puſſent être naturaliſées, avec plus ou moins de ſuccès, dans quelqu'une des vaſtes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

*Fin du tome premier.*

136
Dec
Au

E781
R274t
vol. 1